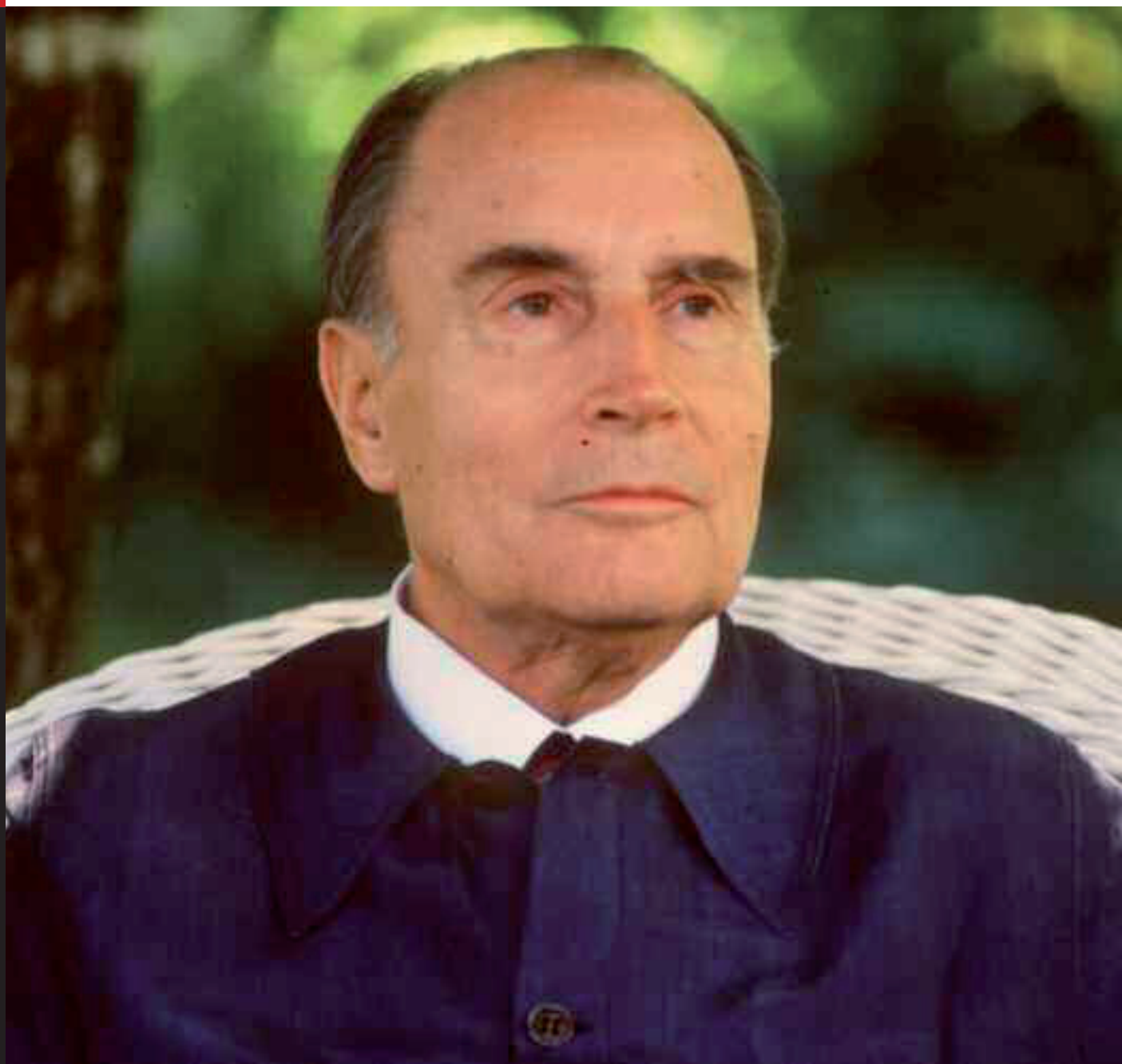


François Mitterrand

Un homme du Sud-Ouest



François Mitterrand

Un homme du Sud-Ouest

Par la rédaction du Journal Sud Ouest

Mitterrand et les messagers de la terre

PAR YVES HARTÉ (MAI 2011)

Quand on sort d'Angoulême et que l'on se dirige vers Cognac, insensiblement, au gré de la route, le paysage change. Ce n'est d'abord qu'une impression. On longe parfois la Charente. Elle coule sans se hâter, comme il sied à une rivière tranquille. Pour peu que le soleil se couche, il donne à une petite église romane l'or qui manquait à ses pierres pâles. Sitôt que l'on s'éloigne, on trouve des chênes et des saules. Et cette molle ondulation au-dessus de laquelle est posé un village au milieu de vignes rappelle soudain une affiche célèbre.

Ce paysage-là était celui de François Mitterrand. Un jour, il devint celui qui le symbolisa et que, peut-être sans même le vouloir, le président charentais incarna.

De Mitterrand et du Grand Sud-Ouest, il y aurait beaucoup à dire. À condition de ne pas l'y circonscrire. Il aimait les échappées rêveuses, les destinations baignées d'Histoire, les méditations solutréennes – moins peut-être pour la roche qu'il gravissait que pour le souvenir de la civilisation néolithique qui s'y établit et des sédiments des chevaux de la préhistoire qu'on trouvait en y grattant le sol. Il aimait la Nièvre et les brouillards de ses cours d'eau. Mais il est vrai que toujours, il revint vers le Sud-Ouest. Qu'il se soit construit un refuge, à Latche, au creux de la forêt, dans les Landes du Marensin qu'il a fait siennes, n'est qu'une apparente bifurcation. Secrètement, on peut trouver une corrélation à ces paysages de cette mitterrandie personnelle. Ce sont des pays de chemins secrets et de sentes, de fourrés et de clairières, de sous-bois bien plus accidentés qu'il n'y paraît. Comme par hasard, non loin, passe en chantonnant un ruisseau couleur de rouille que recouvrent de grandes fougères d'argent. On trouve encore les vieux chênes-lièges à l'écorce de bête préhistorique au bord des talus. Ce sont ces minuscules pays, nourris d'odeurs d'humus et de feuilles mortes, de mousse et d'argile, de sable et de fer, qu'aimait François Mitterrand. Il les retrouvait, les humait d'un nez gourmand. Il les connaissait et les pétrissait. Et, par-dessus tout, il aimait les grands arbres qui, mieux que les hommes, savent la force de la terre.

Le fil d'une vie

PAR JEAN-NOËL CADOUX ET CHRISTIAN SEGUIN

De 1916 à 1996, les temps forts et les images d'un parcours exceptionnel, celui d'un enfant de Charente devenu président de la République.

L'ENFANT DE JARNAC

Né le 26 octobre 1916 à Jarnac (Charente), d'un père agent des chemins de fer puis industriel vinaigrier, et d'une mère austère et pieuse, fille d'un notable du Cognacais. Une enfance heureuse pour cet élève du collège Saint-Paul d'Angoulême qui prend goût aux livres, admire les arbres et apprend à ne pas détester les traditions.

L'ÉTUDIANT EN QUÊTE D'IDÉAL

Paris, automne 34. François a 18 ans et beaucoup d'ambition. Etudiant en droit et en sciences politiques, logé à la pension « bon chic-bon genre » des frères maristes (104, rue de Vaugirard) que fréquenta Mauriac. Dans le climat des affrontements entre une extrême droite antisémite et une gauche qui prépare le Front populaire, il se lie avec l'ami de sa vie, Georges Dayan, hésite sur son engagement militant et passera (1936) par le mouvement de jeunesse des Croix de feu.



ENTRE VICHY ET DE GAULLE

Mobilisé en 39, fait prisonnier en juin 40. Son évasion, en 41, le mène à Vichy où il travaille au Commissariat aux prisonniers pour le régime de Pétain. Un épisode qu'il traînera, plus tard, comme un boulet. Démission en 43 : Mitterrand devient « Morland », chef résistant, rencontre de Gaulle à Alger, sera chargé des prisonniers à la Libération et épouse Danielle Gouze, fille d'un laïc bourguignon, avec qui il aura deux fils, Jean-Christophe et Gilbert.

PREMIÈRES AMBITIONS

Battu aux législatives en juin 46 dans la Seine, il trouve, en novembre, sa terre d'élection : Nevers (il y sera réélu jusqu'en 58), et son cheval de bataille : l'UDSR, petite formation de centre gauche qu'il préside en 1953.

SOUS LA QUATRIÈME : MONSIEUR LE MINISTRE

Mitterrand fait ses classes en collectionnant les portefeuilles ministériels (anciens combattants, information, outre-mer, intérieur, justice...), tandis que passent les gouvernements, et monte au créneau en se déclarant à la fois contre « l'Algérie française » et contre le retour de De Gaulle. Un opposant qui doit faire face à « l'affaire de l'Observatoire » (1959) dans laquelle on l'accuse d'avoir simulé un attentat contre lui-même pour relancer sa popularité.

L'OPPOSANT À DE GAULLE

Dans la tourmente de la crise algérienne, le Général triomphe, Mitterrand prend du champ, dénonce « le coup d'Etat permanent » et choisit le camp qui le mènera au sommet : la gauche, qui reste à rassembler. En septembre 1965, c'est la FGDS, qui fédère socialistes, radicaux et clubs. Avec elle, Mitterrand revient au combat, met de Gaulle en ballottage aux présidentielles de décembre 1965 et se pose du même coup en candidat de l'alternance.

LE REFLUX

La FGDS a pris du poids aux législatives de 67 quand survient le choc de mai 68. La gauche parlementaire rate le coche, Mitterrand se déclare candidat à une succession qui n'est pas ouverte, la FGDS est emportée par le succès gaulliste des législatives de juin. Mitterrand, de nouveau en échec, prépare un retour qui lui demandera treize ans.

L'UNION DE LA GAUCHE

De Gaulle a quitté l'Élysée (1969) et va entrer dans l'Histoire. La gauche fait piètre figure aux présidentielles qui opposent Pompidou et Poher, et se réveille sous l'impulsion de son leader au Congrès d'Epinay (juin 1971) qui refonde le Parti socialiste. Premier secrétaire d'une formation qu'il va mener contre vents et courants, Mitterrand développe sa stratégie en signant, avec les communistes de Marchais et les radicaux de Robert Fabre, un programme commun de gouvernement (1972).

LES GRANDES MANŒUVRES

Quand survient la mort du président Pompidou (avril 74), Mitterrand est prêt. Dans cette deuxième bataille présidentielle (mai 74), il échouera sur le fil (49,19 %) contre VGE. Après l'échec, la réactualisation du programme commun (1977) avorte et la gauche, divisée, piétine aux législatives de 78. Fidèle à sa méthode, Mitterrand bouscule « son » parti : au congrès du PS à Metz (avril 79), Mauroy et Rocard sont exclus de la majorité.

LE PRÉSIDENT

A l'échéance du septennat giscardien, troisième tentative présidentielle, la bonne. Porté par le PS, soutenu au second tour par le PC, le candidat de « la force tranquille » emporte l'Élysée le 10 mai 1981 (51,76 %) et relance l'alternance après vingt-trois ans de pouvoir à droite. Le président Mitterrand célèbre, au Panthéon, son penchant pour les symboles, la « vague rose » emplit l'Assemblée, quatre communistes entrent au gouvernement d'un Pierre Mauroy qui lance des réformes : abolition de la peine de mort, cinquième semaine de congés payés, retraite à 60 ans, semaine de trente-neuf heures, nationalisations, décentralisations, radios libres...



CHANGEMENT DE CAP

Après les réformes, la rigueur, avec aux commandes de l'économie Delors puis Bérégovoy. Le « changer la vie » mitterrandien se heurte aux lois du marché (dévaluations) et « l'austérité » prend le relais (mars 83). A cela s'ajoute la tempête scolaire (1 million de manifestants, le 24 juin 84, contre la laïcité). Mitterrand enterre la querelle en abandonnant le projet, Mauroy démissionne, les communistes s'en vont (juillet 84). Le président place Fabius à Matignon, « Béré » gère à l'économie. La droite remporte les législatives de mars 86.

LA COHABITATION

Après la victoire de l'opposition aux élections législatives, François Mitterrand désigne, le 20 mars 1986, Jacques Chirac premier ministre. Une première sous la V^e République. Dans un climat de crispation, tandis qu'éclate l'affaire du Carrefour du développement, le président refuse de signer l'ordonnance sur les privatisations, avant d'exprimer son désaccord sur le projet de réforme du Code de la nationalité, de soutenir les étudiants en lutte contre le projet Devaquet de réforme de l'enseignement supérieur et de manifester son opposition à la politique du gouvernement en Nouvelle-Calédonie.

LE MONARQUE

Réélu avec 54 % des suffrages le 8 mai 1988, François Mitterrand nomme son ancien rival Michel Rocard qui ouvre son gouvernement à quelques personnalités centristes. Le chef de l'Etat parle d'ouverture pour une France unie. Un capitalisme mâtiné d'humanisme auquel viendraient adhérer le peuple de gauche et les modérés, sans les extrêmes. « Empereur ou architecte », celui que le pays appelle Tonton assume, malgré de violentes polémiques, les grands chantiers de la Pyramide du Louvre, de la Grande Arche de la Défense et de la Bibliothèque nationale de France.

PECHINEY : LA BLESSURE

Déjà fragilisé par l'affaire du « Rainbow-Warrior » qui a coûté son poste à Charles Hernu (été 1985), François Mitterrand doit supporter l'inculpation pour « recel d'initié » de son vieil ami Roger-Patrice Pelât, soupçonné d'avoir gagné beaucoup d'argent en ayant acquis de nombreuses actions de la société américaine American Can, avant son rachat par le groupe Français Pechiney. Visiblement touché par cette inculpation qui mélange sa vie privée à « ceux qui s'enrichissent en dormant », le président se dit « peiné et chagriné ».

FIN DE RÈGNE

Ni Edith Cresson, première femme à la tête d'un gouvernement — où elle restera onze mois — ni Pierre Bérégovoy ne feront de l'ouverture prônée par Rocard une priorité. Cela n'empêche pas François Mitterrand d'engager sa responsabilité politique sur la question européenne et de faire ratifier — de justesse — le traité de Maastricht par référendum le 20 septembre 1992. Avant la déroute socialiste aux législatives de mars 1993 et l'arrivée d'une deuxième cohabitation avec Edouard Balladur.

L'HOMME FACE À LUI-MÊME

Après le suicide de Pierre Bérégovoy le 1^{er} mai 1993, François Mitterrand se laisse rattraper par son passé. La révélation de l'existence de sa fille Mazarine ne le touchera pas tant que ses amitiés de jeunesse avec l'extrême droite et surtout sa relation avec René Bousquet, l'ancien secrétaire général de la police de Vichy, inculpé de « crimes contre l'humanité » en 1991. Le livre de Pierre Péan « Une jeunesse française » attisant la controverse, le président se voit contraint de se justifier. Blanc et affaibli, il apparaît en même temps à la télévision face à Jean-Pierre Elkabbach afin de parler de sa maladie. Le 17 mai 1995, il quitte définitivement le palais de l'Élysée, dix jours après l'élection de Jacques Chirac. La veille, il a dit adieu à la France.

La traversée du siècle

PAR JEAN-FRANÇOIS BÈGE

Né à Jarnac (Charente), dans un milieu catholique, découvrant un autre monde pendant la guerre, François Mitterrand — ministre à 31 ans —, opposant de toujours à de Gaulle, sut rassembler les socialistes après Mai 68 pour se couler dans les institutions de la « monarchie républicaine ».

Innombrables furent les livres consacrés à François Mitterrand, et ce n'est pas fini. La sagacité des chercheurs authentiques comme celle des échetiers et des polémistes, plus ou moins hardis, peu ou bien informés, n'aura jamais été mise en échec par cette vie en forme de roman picaresque, pleine de recoins à découvrir ou à redécouvrir. Elle commence à Jarnac le 26 octobre 1916 et s'achève à Paris au matin du 10 janvier 1996, avant que la terre de Charente n'emprisonne au final un corps martyrisé par la maladie, tandis que l'ombre -ou , l'âme- du défunt s'enfoncera un peu plus dans un mystère que la mort épaissit plus qu'elle ne résout.

Soixante-dix-neuf ans, deux mois et treize jours d'existence seront ainsi triturés, passés au tamis, contemplés sous tous les prismes. L'histoire que François Mitterrand aura vécue avec les Français ne sera jamais tout à fait la même que celle que les socialistes, par exemple, auront cru écrire avec lui, que les prisonniers de guerre ou les parlementaires de la IV^e République ont partagée, que la droite et l'extrême droite auront, enfin, pensé pouvoir enfermer dans un fascinant mélange de connivence et de répulsion.

ÉDUCATION BOURGEOISE

Les Mitterrand et plus encore la famille maternelle du président, les Lorrain, étaient gens enracinés. Un généalogiste leur trouva un cousinage avec la reine d'Angleterre que les Giscard leur eût envié. L'une des sœurs de François épousa, pour un temps, un marquis. Frères et cousins composaient à l'orée du XX^e siècle une famille digne d'être écrite par un Maupassant sur des archives rassemblées par Balzac.

Le père, présenté longtemps comme « agent des chemins de fer », fut en réalité chef de gare, puis président de la Chambre patronale des vinaigriers. Patron, certes, mais pas de l'aristocratie charentaise du bouchon, celle du cognac. L'éducation fut néanmoins bourgeoise, on ne peut plus. Le collège Saint-Paul d'Angoulême, où l'on apprenait surtout, confessa-t-il un jour, à se plier aux disciplines strictes de lever et de coucher, d'études fondées sur d'interminables répétitions et de patiente écoute de sermons. Seuls les initiés savent les différences subtiles, cependant, entre les « filières » de bons pères, selon que l'on vienne de chez les « jèses », des « frères quatre bras », des oratoriens ou, comme Mitterrand, de chez les maristes. La particularité de cet ordre est de ne pas « lâcher » ses pupilles à l'entrée de l'enseignement supérieur.

ÉTUDIANT ÉBLOUISSANT

A Paris, le 104, thébaïde pieuse et néanmoins ouverte sur le monde, rassemble rue de Vaugirard des gamins de province s'apprêtant à se frotter au monde des hommes. Mitterrand est de ceux-là à 18 ans. La III^e agonise, le Front popu a quelques partisans dans la maison, dont le futur chef de l'Etat ne fait pas partie. Il flirterait plutôt, en compagnie d'amis qui le resteront jusqu'au bout -André Bettencourt, Joseph Fontanet, François Dalle et bien d'autres-avec les idées d'Action française.

L'étudiant, qui prie chaque soir au pied de son lit, est éblouissant d'intelligence, dévore ses cours des facultés de droit et de lettres, de l'école libre des sciences politiques. Il ne croise pas, à cette époque, un autre ancien du 104, plus jeune que lui mais ayant eu les mêmes maîtres, avec lequel le hasard voudra qu'il dirige a France bien plus tard : Edouard Balladur. La guerre changera du tout au tout le cours de ce destin. Sans elle, l'étudiant devenu avocat aurait tâté un jour ou l'autre, en sa Charente natale, de la politique dans les rangs conservateurs. Pas assez « fana militaire » pour faire les EOR (écoles des officiers de réserve), le jeune Mitterrand est envoyé, parce qu'il veut malgré tout faire son devoir, dans un peloton de sous-officiers dont il sort sergent, élargissant au passage le nombre de ses amitiés, très loin de son milieu, à celle de l'avocat juif pied-noir Georges Dayan, qui fut de toutes ses aventures ultérieures et mourut avant la consécration présidentielle.

UN HOMME CHANGÉ

Prisonnier en stalag, Mitterrand fascine ses compagnons d'infortune par sa conversation et les conférences qu'il anime. L'évasion est son but. En décorant un jour à l'Élysée un père abbé qui l'aida et en fut châtié, il raconta la leçon que son obsession de la liberté avait gravée en lui, à savoir que la troisième tentative est souvent la bonne, adage personnel qu'il confirma dans sa conquête de la magistrature suprême. Nul doute qu'il ne l'ait dit d'ailleurs un jour, *mezza voce*, à Jacques Chirac. Deux fois repris et puni, François Mitterrand réussit tout de même un jour à traverser l'Allemagne à travers champs pour rejoindre la zone libre de la France occupée. L'homme n'est plus le même. Sa fiancée, Catherine Langeais, l'a abandonné. L'enfant des bons pères a souffert de tout, de ses blessures, de la faim, de la soif, de l'hypocrisie et de la bassesse, mais aussi de la grandeur des simples et des rugueux. Le culot d'un compagnon de camp, Roger-Patrice Pelât, titi parisien aux origines plus que modestes, l'a impressionné. Il découvre qu'il plaît aux femmes dans un Vichy où il va, nanti de ses diplômes et de son auréole de prisonnier évadé, chercher du boulot. Les associations d'aide aux prisonniers de guerre sont de drôles de groupements, considérés avec les yeux d'aujourd'hui. On y cultive à la fois le « maréchalisme » et un sentiment anti-allemand très fort, poussant à toutes sortes d'actions clandestines pour améliorer le sort de ceux qui sont retenus de l'autre côté du Rhin, otages par millions.

DÉJÀ DE GAULLE

François Mitterrand s'y impose. Les proches du Maréchal voient dans ce jeune homme une remarquable recrue pour la « révolution nationale » et le parrainent dans l'ordre de la Francisque. Dans un singulier grouillement d'agents doubles, de jeux diplomatiques et d'histoires d'amour, que plus tard Rabiniaux — bien avant Péan et d'autres — racontera comme « les bonheurs de la guerre », François Mitterrand joue son rôle officiel au commissariat aux prisonniers tout en se ménageant de nouveaux virages. La dualité des heures troubles lui convient. Il prend des risques, file à Londres voir de Gaulle — entrevue orageuse pour des questions de personnes —, puis à Alger, mais en revient chaque fois car les fonctions que l'état-major de la France libre veulent lui confier paraissent insuffisantes au jeune ambitieux.

A la Libération, François Mitterrand peut tenir la dragée haute à ceux qui clamaient, de loin, « Résistez ! » car il avait fait partie, après les tâtonnements du début, aux heures où les périls étaient les plus grands, du cortège décimé de ceux qui disaient « Résistons ! ». Il faudra néanmoins attendre un demi-siècle pour que le mouvement dont il a été le cofondateur soit estampillé « unité combattante de la Résistance ».

Des décorations et un mot dans les « Mémoires de guerre » de De Gaulle lui serviront cependant à la fin de la guerre de bouclier, notamment lorsque sa Francisque lui sera envoyée en pleine figure par les communistes lors de ses campagnes électorales de la Nièvre où il a décidé, plutôt qu'en Charente — énigme que ses biographes ont encore mal élucidée —, de s'implanter politiquement.

ONZE FOIS MINISTRE

Ministre des anciens combattants à 31 ans, François Mitterrand entreprend une carrière ministérielle comme la IV^e en suscitait. Membre d'un parti « charnière », l'UDSR, il est de toutes les combinaisons mais son air froid et distant, comme la présence de « grosses pointures », les Mendès France, Mollet, Pflimlin, Edgar Faure, lui interdisent les grands emplois. Il est mêlé néanmoins à tous les grands débats : la décolonisation comme ministre de la France d'outre-mer, l'Europe comme ministre d'Etat avec une démission retentissante. Onze fois ministre, son heure - la présidence du Conseil - semble arriver quand les « cadets de la République » de sa génération, Maurice Bourgès-Maunoury et Félix Gaillard, se succèdent à Matignon.

Mais le 13 mai arrive, de Gaulle revient aux affaires et Mitterrand accepte mal, c'est peu dire, le changement de régime. Un pamphlet virulent, « le Coup d'Etat permanent », lui vaut une très large notoriété. Une affaire embrouillée, celle de l'Observatoire, dans laquelle il est accusé d'avoir organisé un faux attentat, provoque une deuxième métamorphose : cette fois, Mitterrand quitte pour de bon « l'établissement » politique de son pays. Il n'évitera la condition de paria que grâce au soutien d'amis sûrs et un profil insolite au début des années soixante, celui de l'homme le moins compromis avec le gaullisme. Dans la sphère anti-gaulliste s'additionnent ouvertement les socialistes, divisés, les radicaux, les communistes, des centristes et, de façon plus trouble et plus secrète, quelques nostalgiques de Vichy rejoints par les déçus de l'Algérie française.

1971 : ÉPINAY

Avec art, Mitterrand noue des fils, tisse des réseaux et se fait peu à peu l'avocat de la gauche. A l'heure de la première élection du président de la République au suffrage universel, le radical pressenti pour affronter de Gaulle, Maurice Faure, s'efface et propose le nom du seul homme qui ait le courage, le souffle et le talent oratoire pour s'engager dans ce combat inédit. Le fondateur de la V^e République est mis en ballottage et la gauche découvre qu'elle dispose d'un possible champion. Il faudra du temps à ses caciques pour s'en apercevoir tout à fait.

En 1969, ils n'en sont pas encore persuadés et se rallient à une candidature Defferre-Mendès qui. Mai 68 étant passé par là, ne fait pas florès. Leur échec permet à Mitterrand de foncer : en 1971, il rassemble les socialistes à Epinay, et en 1974 affronte dans de meilleures conditions le candidat de droite, Valéry Giscard d'Estaing, qui ne gagne, selon le mot du général Bigeard, qu'aux « penaltys ». Le septennat giscardien ouvre alors une période d'opposition « d'homme à homme » se concluant en mai 1981 par la victoire du challenger, aidée par beaucoup de défections à droite sur lesquelles, plus de quatorze ans après, toute la lumière n'est pas encore faite...

Troisième et dernière métamorphose, Mitterrand, en s'installant à l'Élysée, se coule dans les institutions de la « monarchie républicaine ». On le dit très malade, on murmure que de toute façon son élection et ses promesses inconsidérées - les 110 propositions -, comme la présence à ses côtés de ministres communistes, créeront un tel climat qu'il n'achèvera pas son septennat.

Le « virage de la rigueur » dès 1982 sous le gouvernement Mauroy met un terme à « l'expérience socialiste » stricto sensu, mais Mitterrand, donnant à la France son plus jeune premier ministre avec Fabius en 1984, s'obstine au pouvoir et met en avant les « acquis de la gauche » : l'abolition de la peine de mort, les nationalisations, les lois Auroux, etc.

GUERRE DU GOLFE

La cohabitation de 1986, avec un Chirac impétueux et les tendances ultra-libérales de son gouvernement, donnent du relief à l'image nouvelle d'un Mitterrand rassembleur, pétri de légitimité républicaine et « père de la patrie ». Contre cette statue, les candidats Barre et Chirac n'en peuvent mais et François Mitterrand est réélu. On le dit encore malade, et l'on affirme que jamais aucun président n'a de toute façon fini un deuxième septennat.

Le premier ministre qu'il n'aime pas mais qu'il a été mécaniquement contraint de choisir, par nécessité interne au PS, Michel Rocard, ne va-t-il pas aussi se révéler un « cohabitant » plus difficile encore que Chirac ? Certes. Mais au moment de la guerre du Golfe, en 1991, Mitterrand reprend la main. Il est en charge des intérêts vitaux du pays et rappelle dans toute une série d'adresses au pays qu'il est le chef des armées. Rocard remercié, Mitterrand choisit l'antithèse parfaite : Edith Cresson, pourfendeuse de la technocratie et de « l'établissement », jugée capable de surfer sur la vague du populisme naissant s'exprimant autour de personnalités comme Jean-Marie Le Pen ou Bernard Tapie. C'est raté.

L'IDÉAL EUROPÉEN

Il faut appeler en peu de mois Pierre Bérégovoy, apparatchik modèle, convaincu à la rigueur financière par une escouade d'inspecteurs des finances, Peine perdue. Les socialistes perdent encore les élections et François Mitterrand, de plus en plus exposé par des affaires qui entretiennent un lien entre corruption et pouvoir finissant, accueille un dernier « cohabitant » venu de la droite, le courtois Edouard Balladur, qui mène avec lui, cette fois-ci malade pour de bon, des combats secrets dont l'un comme l'autre ne diront rien.

François Mitterrand s'en tient alors à la lecture gaullienne de la Constitution, celle que les gaullistes ne peuvent lui contester. Cela l'amène à de nombreuses initiatives de politique étrangère dont les plus marquantes tournent autour de sa fidélité constante à l'idéal européen et à la nécessité de préserver le couple franco-allemand. Le dernier premier ministre choisi dans les rangs de ceux qui l'ont soutenu s'est suicidé, tout comme l'un de ses amis de toujours tombé en défaveur, choisissant l'Élysée pour mettre fin à ses jours. Il n'y a pas de pouvoir sans mystère. Il n'en est pas non plus de durable sans tragédies.

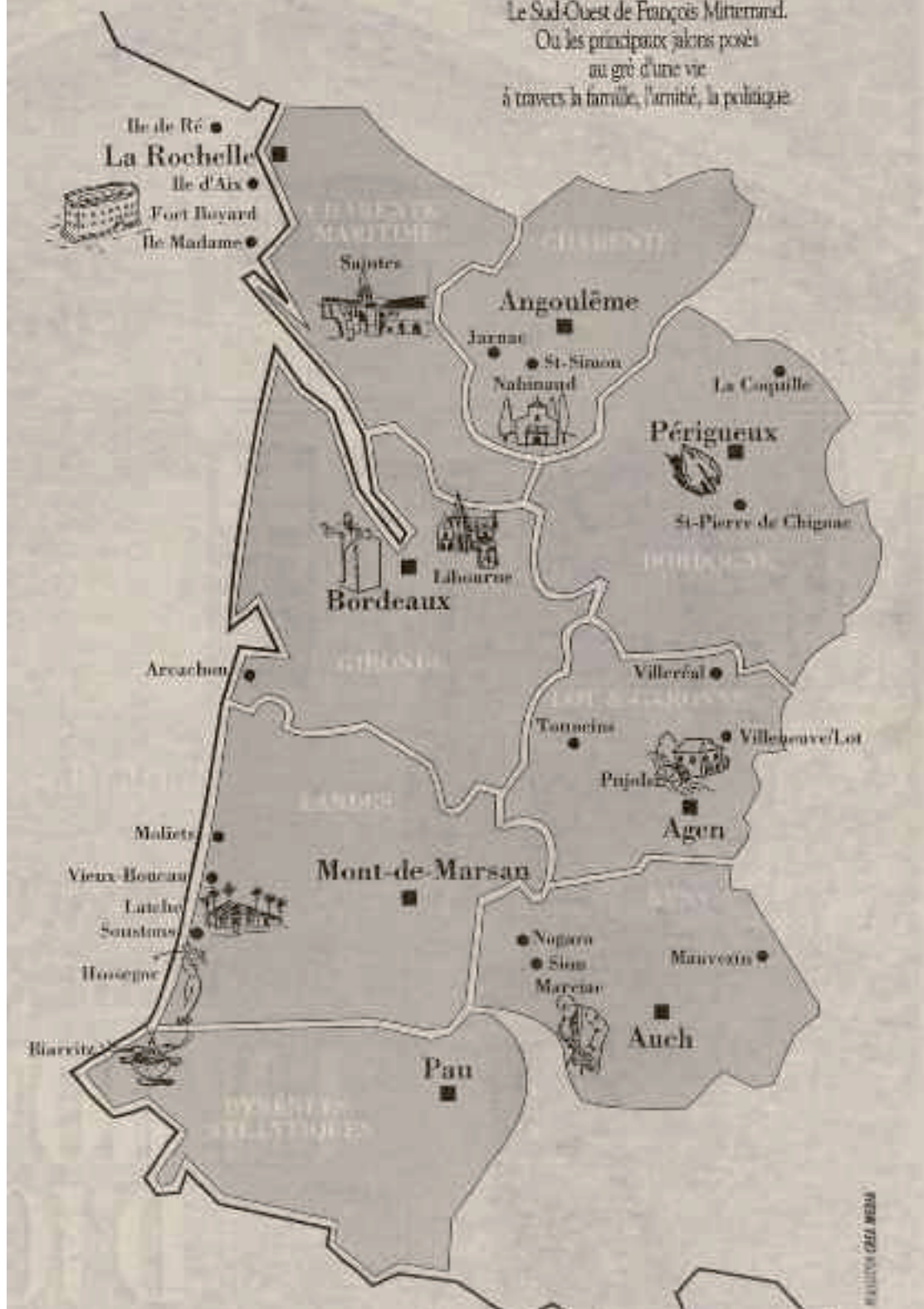
Première partie

Petite géographie mitterrandienne

Une géographie affective

Le Sud-Ouest de François Mitterrand.

Où les principaux jalons posés
au gré d'une vie
à travers la famille, l'amitié, la politique.



La ville dont le président était l'enfant

PAR PATRICK GUILLOTON (09/01/1996)

L'ancien président de la République était un Charentais attaché à son terroir, porteur des qualités des hommes de ce pays. Retour sur sa petite enfance au sein d'une famille pieuse et unie.

A propos de François Mitterrand, proches comme observateurs évoquaient souvent « l'âme florentine ». Certes, le président était un amoureux de l'Italie et sa personnalité empruntait au caractère de nombre de célébrités - fussent-elles romanesques - de la péninsule. Mais était-il nécessaire d'aller chercher si loin pour dépeindre l'homme d'Etat fin et retors, particulièrement redoutable dans l'adversité ? Disons plus simplement que François Mitterrand était un Charentais... et, qui plus est, un enfant du pays du cognac. Là où l'architecture semble avoir déteint sur l'esprit des habitants : les logis sont entourés de hauts murs et, très souvent, le grand portail demeure hermétiquement clos. Le Charentais est secret. Il se livre difficilement. Il est également bigrement malin. Et puis, surtout, il est patient et tenace. Qui ne se souvient de François Mitterrand expliquant qu'il faut savoir «laisser du temps au temps ». En Charente, et principalement dans le monde viticole, on sait que le temps arrange tout. Il bonifie le cognac, gomme doucement les crises et enrichit ceux qui ont su attendre l'heure du meilleur cours pour vendre leurs eaux-de-vie. Quitte à s'être serré la ceinture jusqu'à l'instant propice...

DANS LE COCON DU « CLAN »

Le Jarnac des années 20 est un gros bourg actif de 3 500 âmes dont l'activité exclusive tourne autour du cognac, avec sa dizaine de maisons de négoce. Animations au bord du fleuve avec les gabariers qui transportent les fûts au fil de la Charente, vie rythmée par les coups de marteaux des nombreux artisans tonneliers. Le 5 de chaque mois, tout le monde est à la foire et celle de septembre reste à jamais gravée dans la tête des enfants. C'est la Saint-Cloud, la fête au village, la frairie avec ses manèges, son concours de musique et les hommes attablés dans les bistrots autour d'une partie de reimps, jeu de cartes local.

C'est dans cette petite cité animée que François Mitterrand a vu le jour, le 26 octobre 1916, à 4 heures du matin, dans la maison de ville acquise par son arrière-grand-père, Beaupré Lorrain, rue Abel- Guy, dans le faubourg du Chail. La sage-femme, M^{me} Camus, a «ondoyé le bébé » (ce qui laisserait à penser qu'elle avait des craintes sur sa survie), ainsi que l'atteste le certificat de baptême.

François est le cinquième enfant de Joseph Mitterrand et d'Yvonne Lorrain. Antoinette, Marie-Josèphe, Colette et Robert l'ont précédé au sein du « clan ». Suivront Jacques, Geneviève et Philippe. Un clan ? Le mot n'est sans doute pas trop fort. En 1919, les grands-parents maternels du futur président, Jules et Eugénie Lorrain, ont réuni autour d'eux, aux 22 et 24 de la rue Abel-Guy, leurs deux filles, Antoinette (elle est l'aînée, elle est veuve de François Sarrazin et mère de deux enfants), Yvonne, leur gendre Joseph et leurs petits-enfants. Après la naissance, en 1921, de Philippe, le petit dernier de la fratrie Mitterrand, quinze personnes sont regroupées sous le même toit... dont dix enfants et adolescents !



Comme pour n'importe qui, les premières années de la vie de François Mitterrand vont être capitales pour son devenir. Et ceux qui l'entourent alors vont jouer un rôle majeur dans sa manière d'être et de voir les choses. Impossible, bien sûr, de passer en revue tous ces proches. Mais arrêtons-nous sur quelques-uns de ces personnages dont l'ancien président de la République reconnaîtra, toute sa vie, l'influence qu'ils ont pu avoir sur lui.

Sa mère d'abord. Si d'une phrase il allait définir Yvonne Lorrain, il suffirait de la qualifier de sainte femme. De santé fragile, elle n'a eu de cesse de se cultiver, lisant énormément et s'astreignant, jeune fille, à une vie digne d'une moniale. Une vie de sacrifices que celle d'Yvonne Lorrain : bien que se sachant atteinte d'une maladie de cœur impossible à opérer, elle aura huit enfants, tous désirés. Alors que son médecin lui avait conseillé de mettre un terme à ses grossesses après la naissance de son fils François...

« C'est une mère terriblement attachée à ses enfants, d'une intelligence remarquable » témoigne sa dernière bru, Jacqueline Mitterrand. Une mère attentive, qui, toujours, s'est astreinte à demeurer dans son rôle, conservant une certaine distance et n'établissant pas le moindre lien de complicité avec sa descendance.

À ce caractère, il faut ajouter une piété extrême. Chaque jour, aux premières heures, Yvonne Lorrain trouve le temps d'aller prier à l'église toute proche... François Mitterrand avait un peu plus de 19 ans lorsqu'elle rendra son dernier soupir au terme d'une longue agonie. Sa vie durant, jamais il n'a jamais voulu évoquer la terrible blessure que fut pour lui la disparition prématurée de sa mère.

UN PÈRE FRUSTRÉ ?

Joseph Mitterrand, le père, n'est pas en reste vis-à-vis de sa femme pour ce qui est des sacrifices consentis à autrui... Tout jeune, Joseph, né à Limoges, élève brillant, se destine au journalisme. Son père l'en dissuade; il entrera donc - comme papa...- à la Compagnie des chemins de fer de Paris-Orléans. Sérieux, travailleur, cet employé modèle grimpe un à un tous les échelons, il est à chef de gare à Montluçon lorsque naît son fils François; il est chef de gare à Angoulême lorsque, dix-sept mois plus tard, c'est Jacques qui vient au monde.

Angoulême. Une affectation qui présente le mérite de rapprocher la famille de Jarnac. Mais ce n'est pas suffisant. En 1919, Joseph Mitterrand cède aux souhaits conjugués de sa femme et de ses beaux-parents : il démissionne et s'apprête à prendre la succession promise par Jules Lorrain à la tête de la vinaigrerie familiale. En fait, il devra attendre dix ans pour reprendre le flambeau. Auparavant, patient, sans jamais un mot plus haut que l'autre, il occupera son temps en ouvrant un cabinet d'assurance (à l'enseigne de l'Union) et en créant... une fabrique de balais baptisée l'As du carreau. Qu'un tel jeu de mots laisse à penser que Joseph Mitterrand était un boute-en-train, il y a un pas qu'il convient d'éviter de franchir : cet homme secret, distant, ouvert aux idées du catholicisme social, demeurera, à sa façon, un solitaire. Et cette solitude, il l'appréciera toute sa vie en cultivant son jardin où en s'adonnant à la pêche à la ligne sur les bords de Charente, acceptant seulement de mettre un terme à sa rêverie pour transmettre à ses fils l'art et la manière de taquiner le goujon.

LE POIDS DU PATRIARCHE

Un mot, dans cette galerie de portraits, pour évoquer la mémoire de Robert Lorrain, le jeune oncle de François Mitterrand décédé à l'âge de 20 ans d'une infection pulmonaire foudroyante. Robert Lorrain, élevé dans la foi chrétienne, était tout enfant préoccupé par le bien, exceptionnellement charitable. Il devint un mystique brillant, proche du Sillon de Marc Sangnier. Comme devait l'être le futur président, il fut éduqué par les pères maristes du 104 de la rue de Vaugirard, à Paris, et sa disparition tragique a laissé des traces indélébiles au sein de cette famille : les enfants Mitterrand ont été l'objet de soins plus qu'attentifs au moindre ennui de santé. Tout bébé, François fut tenu de longues semaines à l'écart de son frère et de ses sœurs qui étaient enrhumés...

Mais venons-en au patriarche, au chef du clan. A Jules Lorrain, le grand-père. Un sacré bonhomme, avec ses grandes bacchantes et sa volonté d'entreprendre sans cesse renouvelée. Faisant fi de la crise née du phylloxéra - preuve que l'enthousiasme est parfois inconscient -, il a créé une maison de négoce de cognac : n'était-ce pas le seul moyen d'entrer dans l'aristocratie jarnacaise ? Mais l'économie a toujours eu ses règles et sa dure réalité : il fera faillite, devenant par la suite vinaigrier. Socialement, à Jarnac, cela n'avait alors rien à voir...

Jules Lorrain, homme ambitieux, sera conseiller municipal, occasion pour lui de montrer son caractère entier, son sens de la justice sociale et son obsession de la bonne utilisation des deniers publics. Les registres municipaux de Jarnac conservent la trace d'engueulades homériques l'ayant opposé au maire de l'époque...

Très proche de ses petits-enfants, ce Charentais « pur jus » saura leur faire partager sa passion pour le terroir. Il avait l'habitude de raconter des histoires en patois, de dire des poèmes dans la langue de chez lui. Et si, plus tard, beaucoup plus tard, le président de la République sera incollable sur Burgaud des Marets - un Jarnacais érudit, premier traducteur de Mickiewicz mais aussi auteur d'un évangile en patois saintongeais ! -, c'est à son grand-père qu'il le devait. Un homme dont les vieux Jarnacais se souviennent : « Je le revois, dit l'un d'eux; je le croisais chaque matin quand il partait à la messe. Il m'amusait avec sa petite calotte sur la tête. C'est sans doute à cause de cela que mes parents parlaient des Lorrain et des Mitterrand en disant qu'ils étaient calotins ! » Dans la vaste demeure de la rue Abel-Guy, toute la vie de cette famille Lorrain-Mitterrand-Sarrazin est animée par des cris et les jeux des gamins à l'éducation desquels veille énormément la grand-mère Eugénie aidée en cela par plusieurs domestiques, une femme de chambre, Octavie la cuisinière et M^{me} Raby, la gardienne d'enfants.

La fille de cette dernière, Hélène Durepaire, se souvient : « J'accompagnais maman chez les Mitterrand, j'avais cinq ans de plus que François. Pas question que les enfants aillent traîner dans les rues... Souvent, maman s'installait dans lingerie et nous étions une dizaine de gosses à nous asseoir autour d'elle, sages comme des images. Elle nous lisait des romans de la bibliothèque rose. Et puis, nous allions nous promener, toujours sur la route de Luchac; jamais au bord de la Charente, c'était interdit Maman poussait le landau : chez les Mitterrand, il y avait toujours un papot dans le landau. Au retour de cette balade, la grand-mère Eugénie avait disposé les assiettes autour de la grande table de la cuisine et il nous fallait avaler cette infâme bouillie de farine de maïs. Rien que d'en parler, j'en fais la grimace. Vraiment, je n'aimais pas cela ! »

« Je me souviens aussi des garçons qui n'arrêtaient pas de grimper dans l'arbre, au milieu de la cour. Et maman m'a souvent raconté que la grand-mère Lorrain, une petite femme sévère, pas commode, terriblement ambitieuse pour sa descendance, lui posait toujours la même question : "A votre avis, M^{me} Raby, lequel va être le plus intelligent !" Et maman répondait : "Je crois que ce sera François, il me semble plus curieux et plus dégourdi" M^{me} Lorrain souriait... et acquiesçait. »

« SI LA FRANCE RESSEMBLAIT A JARNAC... »

Petit brun bougon, François Mitterrand ne quittait pas son grand frère Robert lors de son entrée à l'école Sainte-Marie, en classe de maternelle. Au cours de l'année scolaire 1921-1922, son institutrice s'appelait Marguerite Barranger. Elle devait épouser un garagiste, Charles Dupont, surnommé dans le pays Col de zinc, tout simplement parce qu'il ne quitta jamais son col de celluloid. Et près de soixante-quinze ans plus tard, en marge de sa dernière visite officielle à Jarnac, le 6 mars 1995, le président de la République souriait en évoquant Col de zinc et M^{lle} Marguerite»...

« A Sainte-Marie, les garçons étaient acceptés en maternelle, mais refusés en primaire pour éviter de les mélanger avec les filles, glisse, narquois, l'un des anciens élèves de la communale, l'école laïque de la rue... Burgaud-des-Marets, où François Mitterrand a poursuivi sa scolarité et appris à lire. Et Daniel Suire - pour la petite histoire, il s'agit d'un vieux militant socialiste qui avoue que « les Mitterrand l'intimidaient parce qu'il s'agissait de bourgeois et qu'il n'était pas du même rang »... - de poursuivre : « D'ailleurs, en ce temps-là, les deux écoles ne rentraient pas à la même heure pour empêcher les gamins de se croiser.»

Sur sa cheminée, il conserve précieusement une photographie le représentant aux côtés de François Mitterrand lors du premier voyage officiel du président sur sa terre natale, en octobre 1983. On y voit les deux hommes rire de bon cœur. « Parce que je lui avais prouvé que j'avais plus de mémoire que lui ! », explique M. Suire ; « il m'avait dit : "Vous vous souvenez de M. Chadouteau, le directeur de l'école laïque. Je suis incapable de me rappeler du nom de sa chienne qui le suivait partout". Je lui avais alors répondu qu'il aurait dû s'en souvenir puisque cette brave bête s'appelait Victoire.

En ce jour d'octobre 1983, François Mitterrand avait tout dit ou presque de ses liens avec Jarnac, de l'importance de sa naissance en Saintonge charentaise; entre les mots éclatait son attachement très fort au pays l'ayant fasciné et façonné. De son discours quasi-intimiste (il y dépeignait l'âme charentaise avec précision, justesse et vérité), ne retenons qu'une phrase, venue du cœur : « L'essentiel, c'est d'abord le plaisir d'être chez soi et cela, c'est très profond, c'est une des raisons d'être principales (...). La France tout entière n'est pas comme Jarnac, mais j'aimerais bien que la France tout entière ressemble à Jarnac; dans ses choix politiques, cela dépend du moment, mais dans son tempérament, sa façon d'être, le respect des autres... »

Des saisons à la campagne

PAR JEAN EIMER (09/01/1996)

La santé fragile du Jeune François était prétexte à de longs séjours à Touvent, la maison de campagne que possédait la famille à Nabinaud, près d'Aubeterre.

On accède à Touvent par un chemin creux et qui grimpe. Haut perchée sur une colline dominant la Dronne dans cette partie de la Saintonge qui sent déjà son Périgord, la propriété vaut d'abord pour son point de vue. Au sud, par-delà la rivière, le regard se laisse volontiers attirer par les sombres mystères de la Double.

Flanquée de communs pour partie vieux de trois siècles, la maison de maître n'est qu'une maison bourgeoise d'une douzaine de pièces à l'organisation souvent remaniée. Un parc boisé la sépare de la pente qui mène à la rivière. C'est dans le vert paradis de cette grosse ferme isolée - un écart de Nabinaud, commune de 90 âmes, à quelques kilomètres d'Aubeterre - que François Mitterrand a vécu les plus beaux jours de son enfance.

Avant d'entrer en sixième au collège Saint-Paul d'Angoulême, il y passait, souvent seul avec son grand-père, mais aussi avec quelques frères, sœurs, cousins, cousines, huit mois par an, « des primevères aux foies gras ». Des curés de campagne montaient à Touvent pour faire la classe aux « petits messieurs » appelés à l'étude par une cloche qui impressionnait tant leurs compagnons de jeu. Plus que de ces cours à la maison, c'est de l'immersion en pleine nature que François Mitterrand tira sans doute le plus d'enseignement. Et ces leçons de choses sur la vie et la mort le ramenaient à la religion dont la petite église de Nabinaud matérialisait l'espérance.

Une église sans style, mais charmeuse dans son écrin de verdure. Elle aurait été aménagée sur les restes de la chapelle d'un relais de chasse posé en contrebas sur les rives de la Dronne. Son propriétaire en était Poltrot de Méré, l'assassin du duc de Guise. Quand le sieur de Méré fut écartelé et que son relais de chasse fut rasé, la chapelle devint paroissiale. Rien ne la distingue, sinon un petit auvent sur un porche méchamment maçonné et un clocher si trapu qu'on en ferait un pigeonier. Trois cyprès l'entourent et quelques tombes. L'une d'entre elles, d'édification récente, porte gravé dans la pierre le nom de son occupante, comme ceux de ses trois assassins qui ont commis leur crime, le 8 mars 1982, à Saint-Michel-de-Fronsac. François Mitterrand, qui revenait souvent en pèlerinage à Nabinaud, aurait été choqué de ces manières et, dès lors, moins désireux de faire du petit cimetière le sien, il n'en garda pas moins longtemps la photo de l'église sur la cheminée de son bureau à l'Élysée.

Ces mêmes pèlerinages le conduisaient à Touvent. Paul-Henri Gras, maire de la commune et propriétaire des lieux, raconte. « Il venait pratiquement tous les ans. Soit seul, soit avec des amis, jamais avec Madame. Une fois, les quatre frères Mitterrand s'étaient fait inviter à dîner par ma mère. Mais ils n'avaient pas dormi sur place... la maison est à vendre depuis 1993. Robert, Jacques et François Mitterrand ont manifesté un moment l'intention de l'acheter. Gilbert Mitterrand aussi. Mais à n'ont pas donné suite. Maintenant la maison intéresse surtout des Anglais, des Hollandais et des Allemands. »

« Papa Jules », le grand-père maternel de François Mitterrand, avait acheté Touvent en 1918. Préparant sa succession, il l'avait vendu en 1929. Ses proches ont toujours dit que cette séparation d'avec le monde tangible de son enfance avait été « le premier deuil » de François Mitterrand.

Le temps du collège

PAR PAUL MEUNIER (09/01/1996)

Chef de gare à Angoulême, Joseph Mitterrand avait installé sa famille dans un appartement de fonction. François revint quelques années plus tard dans la préfecture, le temps de ses études secondaires au collège Saint-Paul.

En bas, il y avait la gare; en haut le collège. Mais les Mitterrand, qui n'avaient rien à leur envier, n'étaient pas gens à s'embarrasser outre mesure des condescendances bourgeoises des bonnes familles du Plateau, à l'égard des faubourgs moins huppés comme celui de L'Houmeau, le quartier ferroviaire. Du reste, Angoulême aura-t-elle été davantage pour les Mitterrand qu'un lieu de passage : de carrière pour Joseph, le père; d'éducation pour les quatre fils qui fréquentèrent le collège Saint-Paul, les filles qui allèrent à Hulst, rue de l'Arsenal ; et, pour les uns comme pour les autres, un nœud de correspondance entre Paris et Jarnac, ou Touvent, où plongent leurs vraies racines charentaises.

Seule la mémoire des aînés garde trace de l'appartement de fonction du premier étage de la gare - aujourd'hui remodelée - dont Joseph Mitterrand fut le chef à la fin des années 10. « Je me revois encore dans un immense couloir, assis sur une locomotive de bois que je faisais marcher en poussant fortement avec les pieds sur le plancher, se rappelle Robert. Mon monde à moi était immense et merveilleux. Chaque sifflement qui parvenait jusqu'à mon petit lit était comme un appel à l'aventure. Toutes ces impressions qui ont marqué mon plus jeune âge, j'imagine que François, inconsciemment peut-être, les a partagées avec moi » (1). Pourquoi François n'aurait-il pas en effet chevauché la fameuse locomotive ? Reste que sa plume n'en a pas laissé trace : il n'avait que 3 ans lorsque son père quitta Angoulême pour rejoindre la vinaigrierie familiale de Jarnac. Dès lors, Angoulême s'identifiera pour lui aux années autrement fondatrices du collège. François n'est pas vraiment perdu, en ce jour d'octobre 1926 - il va avoir 10 ans - lorsqu'il découvre le collège Saint-Paul par la petite porte d'entrée au coude de la rue d'Epernon. Robert, son aîné, l'y a précédé d'une année. Jacques complètera le trio, puis Philippe.

Comme à chaque rentrée, les parents sont venus. Par la suite, au retour des vacances de Toussaint, Noël, mardi gras et Pâques, la jeune escouade Mitterrand débarque le soir à la gare en compagnie de quelques autres pensionnaires. Un surveillant les attend. La grimpette jusqu'au rempart du Midi n'est pas de tout repos. Mais gageons que François, tout autant que son frère, appréciait « ce merveilleux balcon sur la Charente et l'Angoumois ».

LE COLLÈGE A LA ROSE

Aux dires de Robert, François mit quelques semaines à s'acclimater. Mais « après les premiers mois il s'était habitué à la vie du collège. » Saint-Paul reste à taille humaine : pas plus de 400 élèves, internes pour les deux tiers. Jacques Baudet, professeur d'histoire et archiviste des lieux, ouvre volontiers l'album de photos : la cour en terre battue, noyée sous les feuilles à l'automne, qui n'a perdu aujourd'hui que quelques arbres mais gagné ce revêtement en dur qui accentue la grisaille de l'ensemble ; l'immense dortoir aux lits de fer sur trois rangées; le réfectoire, rebaptisé comme il se doit cafétéria; la chapelle, dont on ne dit rien.

Clin d'œil à l'Histoire : le veston bleu de l'uniforme porte, sur chacun des deux revers, une rose brodée. Dans le bulletin «Notre école » de juin 1981, le chanoine Coudreau, ancien supérieur, s'aventurera à écrire : « Le jour vint où cette rose s'est animée. Des mains ardentes l'ont saisie pour un long parcours. A l'Elysée maintenant, elle s'offre au regard, toujours inspiratrice. » Le morceau n'aura pas été apprécié de tous, si l'on en croit Jacques Baudet : « M. Condreau a dû souvent réfréner l'antisocialisme des anciens. »

A lire le règlement, la vie était austère. Entre le lever à 5 h 45 et la prière du soir à 20 heures, allées et venues, silences, douches, récréations, jusqu'aux rapports avec les domestiques, tout y fait l'objet d'un ordonnancement pointilleux à l'extrême. Mais ceux qui ont fréquenté l'internat d'un collège savent bien que l'édifice n'est là que pour stimuler l'imagination des assujétis. François Mitterrand s'accommode de ce régime. Le dimanche le voit aller chez ses « correspondants », parmi lesquels deux délicieuses veuves d'officier, M^{mes} Girardel et Guetta, qui l'associaient, rue Louis-Desbrandes, à leurs bonnes œuvres. Ou encore descendre jouer au Basseau, au bois Saint-Martin, aux Chaumes-de-Grage. Parcours scolaire dans le peloton de tête, avec un accident : il redouble sa première, après un échec à l'oral du bac. « A cause de l'anglais », se souvient son condisciple André Salignac.

Pierre Chiron, l'un des quelques anciens à avoir toujours maintenu le lien avec François Mitterrand, ajoute : « C'est en philo qu'il a vraiment éclaté et obtenu le prix d'honneur. Grâce à l'abbé Jobit, qui fut aussi son directeur de conscience. » Le futur président continuera longtemps à correspondre avec l'homme de Dieu. André Salignac rappelle : « Il était très religieux. » Assidu à la retraite de début d'année chez les jésuites de La Coquille, en Dordogne. Une aventure, car il fallait changer de train. Ses anciens camarades témoignent encore de son opiniâtreté à gagner ; un concours d'éloquence, un tournoi de ping-pong, de foot : il joue goal et n'hésite pas à plonger.

DES MAITRES BIENVEILLANTS

François Mitterrand n'est revenu qu'une fois à Saint-Paul, le 18 mai 1941. Le jeune ministre des anciens combattants, arrivé dans un avion piloté par son frère Jacques, avait tenu à inaugurer la plaque des anciens élèves morts pour la France. Le bulletin de l'école raconte ; « Il est heureux d'être au milieu de nous. Il parcourt la maison, monte à la chapelle... » Par la suite, aucun de ses pèlerinages charentais ne le ramènera sur le Plateau.

Mais sa fidélité s'est manifestée d'autre façon. Par les liens qu'il a maintenus avec plusieurs de ses condisciples - Pierre Chiron, Etienne L'Hoiry, Pierre de Bénouville - et de ses professeurs. Il prête une voiture au chanoine Bouchaud lorsque celui-ci monte à Paris. Il envoie des fleurs et un chèque pour le centenaire de Marguerite Dévergne, son professeur d'histoire naturelle. En 1987, il remet lui-même la Légion d'honneur au vaillant chanoine Coudreau. L'année suivante, il reçoit à l'Élysée, pour un déjeuner en famille, une délégation de professeurs du collège et du lycée Guez-de-Balzac - laïcité oblige.

Et, plus encore, il ne ratera pas une occasion de témoigner à ses correspondants de Saint-Paul son attachement à la liberté de l'enseignement. Faut-il en douter, lorsqu'il rend ce bel hommage à Saint-Paul : « Huit ans dans une école libre m'ont formé aux disciplines de l'esprit. Je ne m'en suis pas dépris. J'ai gardé mes attaches, mes goûts et le souvenir de maîtres bienveillants et paisibles. Nul ne m'a lavé le cerveau. J'en suis sorti libre pour user de ma liberté.» (2)

(1) « *Frère de quelqu'un* », par Robert Mitterrand (Robert Laffont, 1988).

(2) « *L'Abeille et l'Architecte* », par François Mitterrand (Flammarion, 1978)

Le retour aux îles

PAR DANIEL GARNIER (09/01/1996)

Enfant, François Mitterrand contemplait les îles de Charente-Maritime depuis la terre. Quand elles lui devinrent accessibles, il en fit le plus sûr refuge de ses nostalgies.

Comme blottie au creux d'un interminable hiver, sous la pluie et le vent, l'île d'Aix n'avait pas encore ouvert ses volets quand, soudain accouru en pantoufles, le maire, Jean Cochard, glorifiait ce samedi 27 mai 1984 naissant d'un retentissant : « Ah ! Ben m... alors ! » Du grand oiseau blanc, l'hélicoptère qui venait de se poser sans prévenir près du sémaphore, descendait, emmitouflé dans son manteau, foulard autour du cou et casquette de marin sur le front, le président de la République en personne. Le maire n'en croyait pas ses yeux.

Familier de ces visites éclairs qui prenaient de vitesse le coup de fil annonciateur des Renseignements généraux et de la préfecture, François Mitterrand savourait déjà « son » île. Cette île d'Aix, à la droite de Fort-Boyard, que tant de fois, venu voir la mer de son Jarnac natal le dimanche en famille, il avait contemplée, enfant, depuis la pointe de la Fumée, à Fouras. Si proche et pourtant inaccessible.

CIMETIÈRE MARIN

Certes, ce jour-là, il y avait longtemps qu'elle ne se refusait plus à lui, mais y posant le pas, avec la précaution infinie de ces hommes de l'intérieur charentais qui n'ont pas plus le pied marin que leurs vins dont on fait le cognac, il en reprenait possession comme s'il s'était agi de la première fois. Quelle bouffée de romantisme ce geste simple ne charriait-il pas encore en lui ! Opéra secret. Que l'on se rêve, jeune homme découvrant l'Histoire, en prince de l'Europe, ou que l'on devienne réellement chef d'Etat, on revient toujours sur les lieux de son enfance, ici, comme l'on dit, François Mitterrand a laissé un peu de son cœur et de son enfance.

Ces souvenirs, François Mitterrand aimait les faire partager à la petite troupe complice qui s'essouffait à ses côtés, presque inmanquablement composée de M. et M^{me} Robert Badinter, Michel Crépeau et Philippe Marchand, ses amis charentais-maritimes. Et pour aussi impromptues que furent les visites, réitérées tout au long de ses deux septennats, l'ordonnancement en était immuable. A chacune de ses échappées, que l'avion se posât à La Rochelle, l'hélicoptère sur l'île d'Aix ou sur l'île de Ré, c'étaient les mêmes itinéraires aux frontières de l'histoire et de l'océan. Avec ses déplacements rituels : du côté de Talmont, en ce cimetière marin où le président sortait de sa poche l'appareil automatique et prenait photo sur photo que ses invités ne verraient jamais; en cette citadelle de Brouage, mangée par les marais où il aimait se faire raconter la longue patience de Marie Mancini, tenue éloignée du jeune Louis XIV, et qu'il connaissait pourtant mieux que personne; en plein de, survolant Fort-Boyard, cette « forteresse de l'inutile ».

Sans oublier ce détour par le café de la Paix, à La Rochelle, où Simenon disposait d'un anneau pour son cheval...

« A propos, Crépeau, connaissez vous Emile Gaboriau ? Vous devriez. C'est l'homme le plus important de la littérature française. Le père du roman policier. Un Charentais. »

Mêmes itinéraires gastronomiques également, passant par les Paillotes, sur Aix; le Soubise, le Chat Botté, sur Ré, et Chez Coutanceau, à La Rochelle, où il a écrit sur le livre d'or : «Avant les dures épreuves qui attendent la France... et moi-même, je suis venu me restaurer... sur le chemin de Solutré dans ce havre de bonheur. »
(1987)

LA JONCHÉE EN DESSERT

Même « festin » : traditionnellement, le repas commencera « simplement » par un plateau de fruits de mer, faisant bonne place aux tourteaux, aux langoustines et aux huîtres; il se terminera par une jonchée. Parfois même deux jonchées, pour donner la leçon à un convive qui semble n'apprécier que du bout des lèvres. Badinter, dit-on, ne se serait plus risqué à trouver cela « quelconque ». Quelle idée ! « Quelconque ? », ce fromage frais inventé par les habitants de Lupin, village des bords de la Charente près de Rochefort, présenté sur son paillon de joncs ramassés dans les marais, dont on se repasse d'une génération à l'autre, dans les familles, la recette « Prendre un litre de lait de ferme cru ; une demi-cuillère à café de présure ; une demi-cuillère d'eau de laurier amandée ; un petit pot de crème fraîche ; quatre rectangles de joncs cousus. Faire cailler le lait à l'aide de la présure. Puis étaler au milieu des joncs, rouler pour que le petit lait s'égoutte. Mettre au frais. Au moment de servir dérouler les joncs, déposer la jonchée sur une assiette et napper de crème fraîche, parfumée à l'eau de laurier amandée... » (1).

Bref, le dessert préféré du président. De quoi mettre l'eau à la bûche d'un Helmut Kohl, invité par François Mitterrand - à l'occasion du sommet franco-allemand de mai 1992, à La Rochelle - à découvrir les saveurs du Poitou-Charentes en général et du littoral en particulier. Ce littoral dont, de la saga du voilier « Charente-Maritime » à la création du nouveau port de pêche de La Palice, il a accompagné le développement, le faisant fréquemment bénéficier des « largesses » de l'Etat.

(1) « *La Cuisine charentaise* », par Lilyane Benoit et Agnès Claverie
(Editions Sud-Ouest)

Le silence de Latche

PAR PIERRE VERDET (09/01/1996)

C'est à Hossegor, où il se fit d'ailleurs construire une villa, que François Mitterrand passa ses premières vacances landaises. Mais, très vite, il rechercha le calme et le trouva dans la forêt, près de Soustons, dans la vieille ferme de Latche.

C'est une belle villa, noyée dans la végétation. « Entre mer et lac », comme on dit à Hossegor, pour parler des quartiers chics. Les pins, les arbousiers, les chênes lièges et les houx, se dressent devant le vaste patio ouvert à l'ouest, offert aux brises et aux tempêtes océanes. C'est ici que François Mitterrand a planté ses premiers arbres en terre landaise. A l'intersection des rues des Bergeronettes et des Fauvettes, sur le mamelon sablonneux dont il était devenu propriétaire en 1956. L'ancien maire de Mollets, Michel Destouesse, lui avait fait découvrir la Côte d'Argent. Le marquis de Saint-Perier, qui roulé Rolls Royce et possédait une villa de vacances à Hossegor, le convainquit, de son côté, de s'installer dans cette station balnéaire. « Il avait d'abord loué une maison, avant de se décider à se faire construire », raconte Robert Bernut, l'entrepreneur qui bâtit sa demeure. Trois chambres, une salle de bains, un vaste séjour, une cuisine et l'immense patio.

Hossegor, curieux point de rassemblement pour hommes politiques. Sur une photo jaunie qui dort dans le grenier de Robert Bernut, on peut découvrir François Mitterrand et Jacques Chaban-Delmas en tenue de tennismen, posant aux côtés de Valéry Giscard d'Estaing et du préfet Gabriel Delaunay. « Giscard passait des vacances à l'hôtel Mercedes, Chaban avait dû remonter d'Ascaïn et Delaunay descendre de Bordeaux », explique l'entrepreneur.

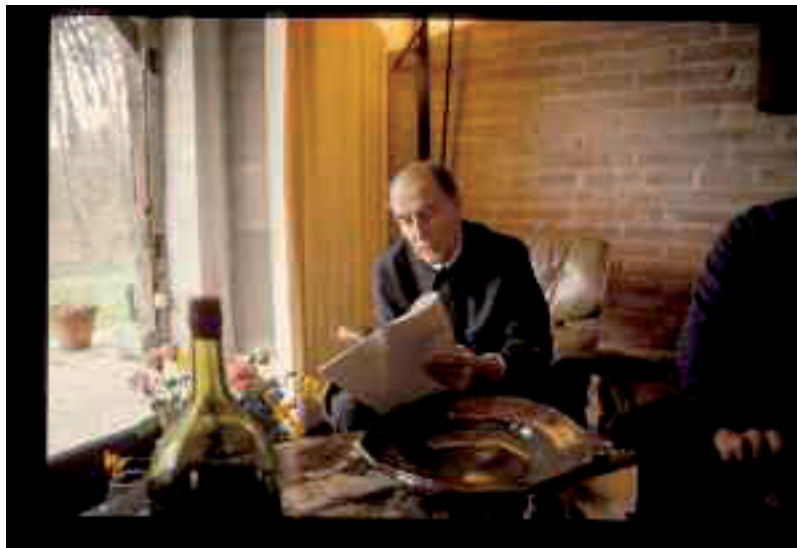
François Mitterrand, venait pour les congés scolaires avec les enfants, auxquels Jean Olivier, devenu entrepreneur de travaux publics, faisait faire des tours de mule sur la plage, lorsqu'il allait tirer du sable à la dune avec sa carriole. Vacances familiales, discrètes. Le futur président jouait au tennis au Sporting, avant de découvrir le golf avec Claude Léglise, un instituteur de Biarritz, originaire de Capbreton. « On l'apercevait peu en ville, si ce n'est à la Maison de la presse, où il achetait des montagnes de journaux », se souvient Jacqueline Lesbats, patronne de la merveilleuse pâtisserie Marcot. « Je me rappelle également lui avoir vendu des œufs en chocolat pour les enfants, un jour de Pâques. Mais ce sont surtout sa femme Danielle que l'on voyait le plus souvent, mais que sa belle-soeur et son beau-frère, Christine Gouze-Reynal et Roger Hanin.»



COUP DE FOUDRE

Mais très vite, bien avant d'être élu président de la République, François Mitterrand rechercha le calme de l'intérieur des terres. « Il rêvait d'un coin isolé en pleine forêt », explique Jean-Yves Montus, instituteur et maire de Soustons. Au bout d'un chemin, tout juste carrossable pour les débardeurs, qui fait le tour du lac de cette grosse bourgade, il découvrit un jour, au cours d'une promenade, la vieille ferme-bergerie de Latche. « Latieu », prononcé à la landaise, la flaque d'eau, en traduction littérale, la nappe sur la couche d'aliôs. Il eut le coup de foudre pour cet airiel abandonné par les derniers fermiers-gemmeurs, dont les enfants devaient traverser le lac en barque pour se rendre à l'école de Soustons.

Le baron Etchegoyen, de Messanges, en était le propriétaire. C'était en 1971, et comme l'histoire a ses pudeurs, les amis proches de François Mitterrand ne précisent pas si les transactions immobilières furent effectuées par le futur propriétaire ou si des tierces personnes s'en chargèrent... Quoi qu'il en soit, le Landais de gauche ou pas, n'étant pas particulièrement vendeur, par principe, il dut se contenter dans un premier temps de 1000 ridicules petits mètres carrés. « L'eau qui tombait des gouttières de la maison délimitait son terrain », rit encore René Dumartin, négociant en bois. « Ce n'est que trois ans plus tard qu'il put acquérir 35 hectares de pins et de landes. Son royaume. Il connaissait tous les arbres et il écoutait le silence. Les chevreuils pullulaient dans cet espace protégé et ne dédaignaient pas, en guise de dessert, les pousses tendres des géraniums et des rosiers. Il gravissait les « tucs » - les petites dunes - d'un pas alerte et notait le moindre détail sur un plan qu'il coloriait comme un cahier d'écolier. » Comme au temps d'Hossegor, on le voyait peu au bourg, si ce n'est pour acheter des journaux. François Mitterrand était presque un estivant comme les autres.



SOUSTONS CENTRE DU MONDE

Puis il y eut l'élection de 1981 et tout bascula. « Nous nous sommes retrouvés partagés entre l'honneur et l'appréhension », se souvient Jean-Yves Montus. Ce fut l'arrivée des gendarmes mobiles et des hommes des services secrets. Les bûcherons et les promeneurs durent passer plus au large. « Dès lors, à chaque promenade sur les sentiers de Latche, nous devions accepter d'apercevoir des fantômes, nous suivant comme des Sioux en se dissimulant derrière les arbres », se souvient René Dumartin. « Mais cela ne changeait rien à son comportement. Il me demandait des nouvelles des gens, s'intéressait aux achats et aux ventes à terrain, aux potins du pays, gentiment, simplement »

A l'extérieur, la situation s'était un peu compliquée malgré tout. Après avoir été hébergés un temps dans une colonie de vacances à Seignosse, les quatre vingt-cinq gendarmes mobiles permanents furent logés dans un bâtiment communal, à Soustons. Une aubaine pour l'économie locale -en particulier les cafés-tabacs, les libraires et les coiffeurs, dit-on -d'autant que du renfort arrivait dès que l'avion du résident le plus célèbre de la commune était annoncé à l'aéroport de Biarritz-Parme. Latche était à deux heures de l'Élysée...

Ce fut une époque un peu folle. Une époque où « l'instit » Jean-Yves Montus, maire de la commune du président de la République organisa au pied levé la réception officielle d'un hôte nommé Mikhaïl Gorbatchev et où il vit la garde républicaine rendre les honneurs dans la cour de l'école communale. M. le Maire avoue avoir passé trente-cinq heures sans dormir à l'occasion de la venue du numéro un soviétique et n'avoir retrouvé le repos de l'esprit que dans le champ de son ami conseiller municipal Bernard Campistron, où il fonça cueillir, au ciel d'octobre, quelques alouettes, à peine le cortège officiel disparu derrière les pins. C'était un temps déraisonnable où tout s'accélérait dès que le président paraissait. Jean-Yves Montus préférait à la pression des visites officielles ou privées de célébrités comme Kohl ou Delors, les invitations à dîner à Latche, en toute simplicité avec sa femme, « Instants privilégiés où, quand il parlait des affaires du monde, on avait presque l'impression de comprendre. » Il y avait aussi les cérémonies rituelles du « mai », chaque printemps, où il offrait aux membres de la fédération PS de Soustons la traditionnelle omelette. « Nous étions arrivés pour planter le "mai" à Latche, en 1981, et il avait été séduit par cette commune. Dès lors chaque année, il renouvela cette petite cérémonie amicale. »



LES ESCAPADES

C'était le Mitterrand vu du village. Il y avait l'autre, qui recevait à Latche ses amis, célèbres ou pas, plantait de nouveaux arbres sur l'airial, effectuait d'interminables promenades en forêt, lisait de longues heures dans la fraîcheur préservée de sa bibliothèque, veillait sur ses ânes et ses chiens et, soudain, voulait s'offrir une petite virée, au grand dam des gardes du corps. Quand il ne décidait pas d'aller voir la mer à Vieux-Boucau avec ses chiens, il fonçait, au volant de sa terrible Méhari, chez Bedat, au restaurant du Soleil, à Azur, où il avait sa table d'habitué. Danielle, Christine et Roger l'y rejoignaient parfois à vélo, sous le regard éberlué des touristes.

« Ah cette pauvre Méhari, se rappelle René Dumartin, il faut l'avouer, le président n'était pas un as du volant. Les gardes du corps le voyaient démarrer. Je me souviens d'un jour où il avait tout simplement oublié d'enlever le frein à main pour effectuer le trajet Latche-Azur. La voiture avait carrément pris feu quand il s'était arrêté devant chez Bedat. Il en s'était aperçu à rien, il regardait le paysage. Une autre fois, il avait fait une arrivée encore plus remarquée au même endroit. Il était accompagné par deux superbes autostopeuses hollandaises, qu'il avait trouvés en route et invitées à monter dans sa voiture, pour faire enrager les hommes de sa sécurité rapprochée.»

Le silence de la forêt s'est refermé autour de Latche.

Les rendez-vous de Saint-Pierre de Chignac

PAR PIERRE VERDET (09/01/1996)

Maurice Faure, grand prêtre du radicalisme, ancien député-maire de Cahors, ancien ministre, membre du Conseil constitutionnel, était un proche de François Mitterrand. Loin de Paris, les deux hommes aimaient se retrouver à Saint-Pierre-de-Chignac, en Dordogne.

Lundi 11 mai 1981, il est 8 heures du matin. Le téléphone sonne dans l'appartement de Maurice Faure. « Allô, bonjour, François Mitterrand. Maurice, êtes-vous libre à déjeuner ce midi ? Je vous attends rue de Bièvre, Lionel Jospin et André Rousselet seront également des nôtres ». A 14 heures, après le café, le nouveau président de la République prend congé de Jospin et Rousselet mais retient son ami Maurice. « Vous voyez, c'est arrivé, lui souffle-t-il. Acceptez de devenir mon garde des sceaux, ou choisissez tout autre maroquin à votre convenance, excepté celui des affaires étrangères, je le réserve à Claude Cheysson. » Maurice Faure hoche la tête et sourit : « Cela a été son plus beau gage d'amitié et j'ai été assez c... pour accepter. »

Quatre semaines plus tard, le député-maire de Cahors abandonnait le ministère et reprenait un rythme de vie moins agité. François Mitterrand ne lui en tint pas rigueur puisqu'au lendemain de sa réélection de 1988, têtue, il envoya un avion spécial à l'aérodrome de Bassilac, près de Périgueux, pour kidnapper son ami dans sa retraite périgourdine. « Cette fois, c'est le ministère de l'équipement que j'ai dû accepter, j'ai tenu dix mois. »

IL COUCHAIT À LA MAISON

C'est un jour de 1962, que les deux hommes s'étaient véritablement liés d'amitié lorsque Maurice Faure avait accueilli dans son groupe du Rassemblement démocratique (radicaux) un député très isolé nommé François Mitterrand. « Il était venu me voir à la maison. Je l'avais gardé à dîner, c'est là que tout avait commencé. Il y avait entre nous des différences aussi fondamentales que la question avec les communistes, mais bien d'autres choses nous rapprochaient, l'intrigue politique, bien sûr, mais aussi l'histoire ou la littérature. Ce qui me fascinait, chez lui, c'était son art d'employer le mot juste et sa formidable culture. Incontestablement, il avait une personnalité hors du commun. »

Souvent, les deux hommes prolongèrent leurs discussions parisiennes dans les chemins de Saint-Pierre-de-Chignac, ce petit chef-lieu de canton de 800 âmes, situé à 15 kilomètres au sud de Périgueux, où le député du Lot possède une propriété familiale. Bien avant qu'il ne soit président de la République, François Mitterrand avait été invité au Prouzier, dans cette belle maison rénovée qui domine la vallée. « Au début, il venait en voiture depuis Paris, ou bien j'allais le chercher à Libourne, chez son fils Gilbert. Il couchait à la maison et, le lendemain matin, nous allions faire une longue promenade dans la campagne alentour. Il aimait contempler les noyers épars et l'ordonnance des champs. Son élection à l'Élysée ralentit le rythme des visites, mais ne l'interrompt pas. Il arrivait alors en avion spécial à Bassilac, ou en hélicoptère. Après un conseil des ministres, il s'éclipsait pour nous rejoindre vers 13h30. Nous l'attendions pour déjeuner.»

TRUFFES ET FOIE GRAS

A la table de Maurice Faure, le président aimait à déguster truffes, foies gras, cèpes, mais buvait peu, au désespoir du maître de maison qui ouvrait pourtant de beaux flacons pour régaler aussi des parlementaires du Lot ou de Dordogne - dont Roland Dumas bien évidemment - conviés parfois aux agapes. « Il buvait quoi ? Trois centimètres de vin dans un repas ! soupire son ami. Nous commençons en parlant politique. Avec beaucoup de discrétion, il évoquait les ennuis que lui posait tel ou tel ministre, mais il venait surtout à Saint-Pierre-de-Chignac pour souffler un instant et chercher mon avis sur des sujets généraux, parfois d'importance. En marchant sous les chênes et les châtaigniers, nous parlions de pacte Atlantique ou d'Europe. Lorsque nous étions seuls, son propos se faisait plus libre, pourtant nous nous sommes toujours vouvoyés. »

Les rendez-vous de Saint-Pierre-de-Chignac, prirent fin en 1992. Maurice Faure tomba malade le premier. Puis ce fut au tour de François Mitterrand. Les deux hommes ne se rencontrèrent plus qu'à Paris. La vieillesse avait mis un terme aux escapades en Périgord de deux vrais amis de bien plus de trente ans.

Les hussards de la Convention

PAR PIERRE CHERRUAU (27/06/1995)

François Mitterrand et le Lot-et-Garonne. Lieux de mémoire, de la bastide de Villeréal au moulin de Thomas. Et liens d'amitiés noués avec les fondateurs, en pays radical, de la Convention des institutions républicaines.

« Surtout ne gaffez pas. Il a horreur d'être appelé camarade... » Jean-Pierre Ousty se le tint pour dit. Pas question, donc, de transgresser la règle édictée par ceux des membres du parti qui « savaient ». Il militait pourtant depuis 1911 : depuis Epinay et la « révélation » d'un homme qui l'avait frappé par « son côté un peu mystérieux ». Mais Jean-Pierre Ousty n'était pas dans le secret de celui que, plus tard, on allait surnommer Dieu.

C'était en 1980. Un jour d'été. Jour de la Fête de la rose en Lot-et-Garonne. François Mitterrand était l'invité d'honneur. En prélude au meeting, organisé à Tonneins, Jean-Pierre Ousty - le maire de ce chef-lieu de canton du confluent de Lot-et-Garonne - avait proposé une escapade champêtre.

Coupant le jambon de pays, François Mitterrand se montra tel qu'en lui-même. « Simple, sympa. » Mitterrand sans chichis... D'ailleurs, descendant de la voiture où l'accompagnaient les cadres du parti, il avait salué son hôte d'un cordial « Bonjour, camarade... »

Moins d'un an après, François Mitterrand entrait à l'Élysée. Où Jean-Pierre Ousty fut invité, le 14 juillet, à la garden-party de la Fête nationale. « Je n'y suis pas allé. Et j'ai expliqué pourquoi aux retraités que je visite, chaque année, ce jour-là. »

Les liens entre François Mitterrand et le Lot-et-Garonne remontent à l'aventure de la Convention des institutions républicaines, tremplin pour la prise du pouvoir dans la famille socialiste. Dans ce département -un des premiers, en France, à donner la majorité à Mitterrand-, cela se noua, pour l'essentiel, aux marches de l'est, bastion du radicalisme.

Donc, dans ce département où la quasi-totalité des conseillers généraux se réclamait de la gauche mais où la SFIO n'était guère représentée, se constitua un «groupuscule » formé d'hommes souvent issus des mieux syndicaux. Une brigade de hussards qui, dans leur désir de changer le parti, préparaient aussi la rupture avec la République des notables et la mise en place d'une stratégie d'accès au pouvoir adaptée à la V^e République.

LE FACTEUR DE VILLERÉAL

« La CIR ! C'était un club. Restreint, au demeurant. Des hommes réunis par affinités, raconte Guy Berny, maire et conseiller général de Villereal. « J'avais 22 ans. C'était en 1964 ou 1965. Je revenais d'Algérie. J'étais syndicaliste aux PTT. J'ai trouvé un lieu de discussion où l'on faisait de la politique dans un cadre décroisé. Mitterrand m'apparaissait comme un homme de cœur, attachant. je n'ai jamais changé d'opinion à son égard... »

Conventionnel de la première heure, Guy Berny ne fut oublié, ni par le candidat ni par le président. Soutenu par François Mitterrand aux cantonales de 1969 puis de 1975, le « facteur de Villeréal », promu, en 1981, conseiller auprès de Mexandeau (alors ministre des PTT) puis chargé de mission auprès de Franceschi (personnes âgées et retraités), enfin de Pierre Joxe (coopération intercommunale), reçut aussi François Mitterrand, président du Conseil général de la Nièvre, en 1977, dans la bastide de Villeréal.

« Il s'agissait de concrétiser le jumelage avec Château-Chinon. Mais cela s'inscrivait surtout dans le droit fil de la correspondance régulière que nous entretenions depuis les débuts de la CIR. Une charge d'amitié, à compagnonnage. J'ai toujours été époustouflé, d'ailleurs, qu'un homme de cette qualité puisse se souvenir d'un modeste militant. »

« C'est à l'occasion de cette visite à Villeréal que je me suis réconcilié avec Mitterrand », se souvient Christian Laurissergues. Réconcilié après une brouille - sur fond de prise de pouvoir, à la hussarde, dans la Fédération départementale du PS - qui tenait plutôt de la querelle familiale. « J'ai toujours eu une approche très filiale de François Mitterrand. Presque viscérale », dit celui que le premier socialiste avait « investi », peu de temps après Epinay, en descendant les escaliers de l'hôtel de ville d'Agen. « François Mitterrand était venu animer un meeting je l'avais accompagné dans le bureau du maire. Il souhaitait que Pierre Esquirol fut candidat dans cette circonscription réservée. Pierre Esquirol a réfléchi un instant. Il a dit non. Et il a ajouté, parlant de moi : "Le jeune va y aller. Je le soutiendrai. Il sera élu"... Dans l'escalier, François Mitterrand m'a dit : "Je vous encourage à vous présenter"... »

Devenu député de la circonscription d'Agen-Nérac, Christian Laurissergues fut reçu à Latche. « Il m'a emmené en forêt. Il a commencé à parler des arbres. Chacun d'eux lui rappelait une histoire. Plus tard, je me suis demandé s'il s'était véritablement adressé à moi. Il dialoguait plutôt avec la nature qui l'entourait. Mais ce moment-là continue de me bouleverser... »

Après 1981, celui qui fut délégué national aux identités régionales pendant la campagne (décisive) pour l'élection présidentielle (et conçu, à ce titre, la proposition de création d'un département basque) devint questeur à l'Assemblée nationale. « Il existe, entre François Mitterrand et moi, comme un cordon ombilical que je ne couperai jamais. Ce type-là m'a fait rêver. Il a dit, tout haut, ce que je pensais, je me reconnaissais parfaitement dans ses propos. »

DÉBATS D'IDÉES AU MOULIN

« Sa fidélité va bien au-delà du cercle de la politique », dit Jacques Descayrac, qui fut maire de Villeneuve-sur-Lot dans les années 70. « Mais il est vrai que les liens, très forts, tissés avec le Lot-et-Garonne, procèdent, pour beaucoup des premières batailles. » Batailles dont les plans, souvent, se dessinaient du côté du moulin de Thomas, à Pujols, dans l'écrin de la vallée du Mail.

« Un vrai moulin où les meules ont continué de tourner jusqu'en 1956. » Un lieu chargé d'histoire vers lequel convergent des routes campagnardes en faisceau. Une bâtisse de pierres, avec niches et recoins, que la passion des occupants a changé en écrin pour meubles patines et tableaux de petits maîtres. « Un lieu où j'ai beaucoup investi, dans toutes les acceptions du terme », dit le maître du moulin Jacques Descayrac. Un « débateur, un brasseur d'idées » chez qui François Mitterrand ne manquait jamais de faire halte à chaque visite en Lot-et-Garonne. Pour la beauté de la vallée, la chaleur du moulin, la bonne chère. Pour l'opportunité de rencontres, au confluent des terres radicales. « Une grosse majorité des conseillers généraux en exercice est venue au moulin rencontrer Mitterrand... »

« Avec le recul, dit Jacques Descayrac, j'ai le sentiment qu'au-delà des moments de détente ou des réunions de travail, nous avons beaucoup plus échangé sur les choix fondamentaux, sur le fond des choses... » Il en fut ainsi jusqu'en 1977. Jusqu'à des municipales qui changèrent le cours de la vie politique de Jacques Descayrac. Président, François Mitterrand n'est jamais revenu aux sources du Mail.

Reste, pour le maître du moulin de Thomas, les souvenirs attachés aux visites d'un homme « clair, synthétique, dont un seul plissement des yeux signifiait plus qu'une longue phrase. Un homme qui avait cette étonnante faculté d'exprimer, d'une façon simple, les choses les plus complexes... Nous parlions des hommes, des gens, des choses. La vraie politique. La vraie vie... »

Un anniversaire d'Adrien

PAR JEAN-FRANÇOIS MOULIAN (09/01/1996)

Adrien Mitterrand est collégien à Nogaro. Son grand-père venait régulièrement fêter son anniversaire à Sion, une commune gersoise de 180 habitants. Récit d'une journée de François Mitterrand grand-père.

A Sion, quelques-uns l'appellent « le château». En fait, c'est une belle bâtisse comme on en trouve dans ce coin de l'Armagnac gersois. Le déjeuner s'achève. Il est presque 4 heures de l'après-midi et les vignes proches exhalent déjà cette odeur particulière de la terre qui rend un peu de la chaleur accumulée dans la journée. Une légère brise s'est levée et agite doucement les feuilles des marronniers. Le soleil baigne encore le paysage d'une lumière rappelant celle de la Toscane, il joue à cache-cache avec les ombres des feuilles sur la grande nappe blanche qui recouvre une table de planches, dressée en plein air sur des tréteaux.

Le président ferme un moment les yeux et se laisse aller. Aujourd'hui, ce dimanche 15 août, dans cette campagne de Gascogne, il veut n'être qu'un grand-père qui vient fêter en famille et avec quelques voisins l'anniversaire de son petit-fils, Adrien.

GARDER SES REPÈRES

Combien a-t-il connu dans sa vie de journées semblables ? Autant que d'anniversaires d'Adrien. Il pense aussi que les amis qui sont aujourd'hui avec lui, ces gens simples et directs qui évitent de lui parler de politique ou de ses fonctions de chef de l'Etat, lui permettent de ne pas perdre ses repères.

Le président a failli s'endormir. Il est vrai qu'après un tel repas... Il aime bien ces mets de terroir. Il lui arrive d'aller à la cuisine, de soulever le couvercle de l'une de ces grandes marmites. Pour sentir le fumet s'élever dans la buée brûlante. Aujourd'hui, c'était superbe. Il aime par-dessus tout les écrevisses, les cèpes, la poule farcie, le foie gras chaud, les salmis de palombe arrosés d'un madiran, d'un saint-mont, ou plus volontiers par les chaudes journées d'été, d'un vin de fleur légèrement rafraîchi. Avec un sourire teinté de malice, il se souvient que le jour où il est entré à l'Élysée, il voulait s'attacher les services d'une cuisinière gasconne. L'une de ces mémés à tablier de vichy qui ont hérité des traditions de la cuisine provinciale... Pourquoi pas ? Mais on n'a pas su ou voulu en trouver une.

Adrien vient le tirer par la manche. Il le prend sur ses genoux. Le président cultive aimablement l'art d'être grand-père. Qu'est-ce qu'il est beau, ce gosse... Tiens, Jean Dupuy a apporté une de ces fameuses bouteilles d'armagnac C'est du bas, avec cette rondeur en bouche qu'il apprécie tellement.

UNE COURSE LANDAISE

Tout à l'heure, il ira faire une promenade dans la campagne avec Adrien. Finalement, il n'y a que de bons souvenirs ici. A table, on a parlé d'histoire, d'art et de traditions. Ce bon Roger Carrère, une « figure locale », lui a raconté des histoires en gascon, puis on a parlé de la grêle avec Raoul et Paulette Cazade, des agriculteurs voisins.

Peut-on avoir des amis lorsqu'on est président de la République? Oui, certainement parmi ceux-là. Il a bien fait d'aller voir le professeur Charles Saraman, pour ses 104 ans, à l'hôpital de Nogaro. Il était originaire de cette terre gersoise, de Cravencères. Lui aussi, c'était un ami. Il a bien fait parce que Charles est mort dix jours après. C'était un esprit brillant et il n'avait rien perdu de sa fine intelligence.

Avec Roger Carrère, c'est différent. Mais il sait raconter les histoires et il adore les blagues. Le président avait eu le tort de lui dire qu'il n'avait jamais assisté à une course landaise. C'était en été 1984. Roger a absolument voulu qu'il y assiste. Tout le monde s'est retrouvé aux belles arènes d'Estang. Quelle panique ! Le maire avait cru à un canular. Personne n'avait été prévenu. L'affolement. Le bruit avait grossi dans le village gascon : «Mitterrand arrive, il sera là d'une minute à l'autre ! » On lui a vite fait une place à la tribune d'honneur. Il est resté jusqu'au bout, donnant généreusement des primes à tous les écarteurs, qui avaient autant la trouille des cornes des coursières que le trac de risquer un accroc devant le président. C'était la première fois qu'un chef de l'Etat assistait à une course landaise. On lui avait même fait remettre une coupe. Il n'avait pas vu le temps passer mais lorsqu'il avait quitté les arènes, les ombres s'étiraient sur la place du village.

Un peu de liberté, ce n'est pas si mal. Une journée comme celle-ci que l'on a l'impression de dérober aux fracas du monde... Le jour du déclenchement de la guerre du Golfe, il était à Sion. Les téléphones sonnaient, les fax crachaient feuille sur feuille, il avait fallu rentrer.

ESCAPADES GASCONNES

Le président se souvient aussi du jour où il est allé à Marciac. Il connaissait de réputation le festival de jazz. Guy Lafitte était déjà venu à Sion, et puis Minouche et son fils, Jean-Christophe, lui avaient beaucoup parlé du festival. Alors, il a voulu y aller. Ce jour-là encore, il avait pris ses services de sécurité à contre-pied. Il y avait du gospel à l'église de Marciac. Superbe. Il était ensuite allé serrer la main au président de Jazz in Marciac, Jean-Louis Guilhaumon. Ces escapades sont bien agréables. Il était aussi allé saluer Eve Ruggieri dans son château gascon de Marambat, tout comme l'ambassadeur de Margerie au Brouilh- Monbert. Un amoureux des vieilles pierres, lui aussi. Il ne regrette pas d'avoir visité Larressingle, Fourcès, ou le splendide Musée lapidaire de Lectoure. Pour Danielle, l'aventure gersoise se situe à Plaisance-du-Gers. L'épouse du président a en effet soutenu depuis le début le projet du facteur d'orgues Daniel Birouste dont elle avait entendu parler par Lydie et Jean Dupuy.

LES FIDÈLES À L'ÉLYSÉE

Et puis, les socialistes de Nogaro, ce sont des fidèles, plusieurs fois il est venu les soutenir alors qu'il était premier secrétaire du Parti socialiste et, après avoir été élu président, il a invité toute la section à l'Élysée pour une réception comparable à celle réservée aux chefs d'Etat. Ils étaient impressionnés et ravis. C'était en 1985. Lydie lui a raconté que pour sa première élection en 1981, cela avait été de la folie pure à Nogaro. Les jeunes avaient fait la fête dans la rue jusqu'au petit matin et les vieux pleuraient de joie.

Le Gers, c'est aussi Yvon Montané, le maire de Mauvezin, qui avait décidé de le suivre dès 1965. Aussi, pour saluer cette fidélité, il était venu à trois reprises dans son fief de 650 habitants, dont une fois en tant que président entouré de quatre ministres !

Quelles journées délicieuses et passionnantes n'a-t-il pas vécues ici à Sion avec Willy Brandt, l'ancien chancelier allemand ! Il l'avait d'abord invité à Latche. Willy Brandt voulait passer des vacances dans le Sud-Ouest. Mais il n'appréciait guère le site des Landes où on lui avait trouvé une maison (trop de monde), finalement, Jean et Lydie lui avaient proposé cette demeure familiale de Sion avant que sa belle-fille, Elisabeth, et son fils, Jean-Christophe, ne s'y installent...

L'été 1994, sa santé déclinant, François Mitterrand n'a pu venir à Sion. C'était la première fois qu'il ne fêtait pas l'anniversaire d'Adrien dans ce coin de la campagne gersoise.

Deuxième partie

Un certain art de vivre

Henri Emmanuelli et Roland Dumas, deux fidèles pour une même vision

À l'initiative de « Sud Ouest », Roland Dumas et Henri Emmanuelli se sont rencontrés début 2011 pour évoquer le chemin parcouru avec celui qu'ils pourraient nommer « notre Mitterrand ».



Comment avez-vous connu François Mitterrand ?

Roland Dumas : Je l'ai connu par étapes. D'abord juste après la Libération. J'allais vers la rue Saint-Honoré, à Paris, pour essayer de faire des papiers. Et j'ai croisé Claude Bourdet qui m'a présenté François Mitterrand. Il était très distant, il ne faisait pas très attention aux gens : ce fut ma première impression de lui. Quelques années plus tard, en 1956 à Limoges, des communistes dissidents, des socialistes dissidents et des poujadistes voulaient monter une opération anti-SFIO et partisane du réarmement allemand. Nous avons monté une liste hostile au réarmement allemand. J'étais alors étudiant en droit, et j'ai été élu député ! Je n'étais pas du même bord que Mitterrand, élu sous l'étiquette du Front républicain. Mais je l'ai revu par l'intermédiaire d'un ami commun. Il est venu m'attendre à la gare d'Austerlitz, où j'arrivais de Limoges, et il m'a convaincu de m'inscrire à son groupe, l'UDSR. C'est là que notre histoire a vraiment commencé. Je ne l'ai plus jamais perdu de vue, malgré mon attirance à un moment pour Mendès France.

Henri Emmanuelli : J'ai rencontré François Mitterrand en 1972. J'étais issu d'une famille communiste et je trouvais alors les socialistes un peu ternes. Mais j'ai vu ce type qui voulait réaliser l'Union de la gauche. J'ai trouvé ça intéressant et je me suis inscrit au PS. Mais pas directement au siège du parti ; par le biais d'un institut d'études, rue du Louvre.

R.D. : Qui était un bazar incroyable !

H.E. : Qui était un bazar mitterrancien. Quelques jours après, lors d'une réunion, je vois arriver Mitterrand qui s'est demandé ce que je faisais là. J'avais 27 ans. Cinq mois plus tard, il m'envoyait aux législatives dans le Lot-et-Garonne, en m'expliquant qu'il avait besoin de ça pour faire basculer la fédération de ce département. Je n'avais aucune chance d'être élu et je venais d'être embauché à l'essai chez Edmond de Rothschild. J'ai essayé d'expliquer à Mitterrand que ce n'était pas possible, mais il n'a rien voulu comprendre. J'ai donc dû raconter à ma banque que ma femme faisait une dépression nerveuse et que je devais l'accompagner quinze jours en cure. Je suis parti faire campagne et je suis revenu, battu comme prévu. Je ne faisais évidemment pas partie des mitterrancistes historiques, qui l'avaient accompagné dans les années 60, mais il était très attentif aux jeunes. Il nous emmenait avec lui en province, et nous étions fiers comme Artaban. Il avait un don pour tisser des fidélités.

R.D. : Quand il arrivait quelque part, il avait une présence qui s'imposait automatiquement.

H.E. : À l'époque, on lui donnait déjà du « président ».

R.D. : C'est lors du « complot » qui a précédé la prise du parti au congrès d'Épinay que j'ai eu la sensation d'un Mitterrand vraiment installé sur sa trajectoire. Il nous a dit : « Maintenant, j'ai une communication importante à vous faire. S'il m'arrive quelque chose, je vous demande de vous regrouper derrière Pierre Mauroy. »

C'est le successeur qu'il voulait ?

R.D. : Non, le successeur idéal pour lui, mais plus tard, c'était Fabius. Et moi, je n'aimais pas Fabius. Un jour, Mitterrand m'a pris à part et il s'est fâché : « Vous n'aimez pas Fabius. Mais signalez-moi quelqu'un de 38 ans qui ait ses qualités et qui pourrait me succéder. » Évidemment, je n'ai rien dit !

H.E. : Il était subjugué par le côté à la fois techno et habile de Fabius. Il aimait bien ses litotes.

R.D. : Fabius venait de la droite riche, mais intellectuellement de gauche. C'était une bonne recrue pour l'époque.

H.E. : Quand on lui a fait le coup, en 1988, de préférer Mauroy à Fabius à la tête du PS, il ne m'a pas parlé pendant deux ans.

R.D. : Pourtant, il t'aimait bien !

Roland Dumas, vous avez fait les 400 coups avec Mitterrand...

H.E. : Je me souviens d'une photo de Mitterrand et toi en Allemagne, avec une interprète magnifique, et on vous voit tous les deux, les yeux écarquillés...

R.D. : Il aimait regarder les jolies filles dans la rue, mais il ne se confiait guère, sauf en tête à tête. Son éducation voulait qu'on ne parle pas d'argent ni de sexe.

H.E. : Il avait été élevé en Charente dans une famille catholique. Moi je n'ai jamais entendu une allusion aux femmes. Un petit sourire quelquefois – « elle est charmante » –, et c'est tout.

Et Mazarine ?

R.D. : J'ai su très tôt son existence et celle de sa mère. Mais c'était avec lui du non-dit : Mitterrand ne voulait pas en parler, sauf quand il acceptait d'aborder lui-même le sujet. Un jour, je l'ai croisé derrière le Palais de justice à Paris. Il promenait un landau avec une gosse dedans, c'était Mazarine. Nous nous sommes salués. Il m'a dit : « Vous connaissez Mazarine », sur le ton de l'évidence. Il savait que je savais...

Vous parliez parfois de son attitude sous l'Occupation ?

R.D. : Il avait un discours très étudié, très construit. Après sa fameuse interview avec Elkabbach en 1994, je lui ai demandé pourquoi il avait accepté de parler. « J'ai voulu que les Français qui m'avaient fait confiance à deux reprises sachent tout de moi », m'a-t-il répondu. Il a donc donné l'autorisation de publier la fameuse photo avec Pétain. Quant à ses relations avec Bousquet, il avait tout un discours qui lui permettait de dire, d'une part, qu'il ne savait pas, d'autre part, que Bousquet avait été jugé et acquitté.

Vous avez beaucoup vu Mitterrand dans le Sud-Ouest, à Latche...

R.D. : Je l'ai surtout vu dans sa propriété précédente, à Hossegor.

H.E. : Je préfère ne pas savoir ce que vous avez fait là-bas...

R.D. : Je venais avec ma fiancée – qui est devenue ma femme : tout est régularisé... La première fois, il nous avait installés séparément, mais au bout de la maison pour qu'on puisse se retrouver. C'était son vieux fond catholique.

H.E. : J'allais à Latche deux fois par an ; il m'invitait souvent pour le réveillon et une fois pendant l'été. Nous, les socialistes landais, nous nous étions fixé un principe : quand il est ici, on lui fout la paix. Nous nous interdisions de passer, d'aller toquer à sa porte ou de téléphoner. Jamais je ne me suis pointé à l'improviste à Latche. Si nous avions quelque chose à lui demander, on le faisait à Paris. Donc, les Landais n'ont pas beaucoup embêté Mitterrand à Latche. Le maire de Soustons avait adopté la même attitude. Tout le monde était parti de l'idée qu'il venait là pour se reposer et qu'il apprécierait qu'on le laisse tranquille.

L'avez-vous emmené à des corridas ?

H.E. : Mitterrand détestait les corridas. Parfois, nous allions déjeuner chez lui, l'été – il y avait aussi son fils Gilbert –, et nous étions pressés parce qu'il y avait une corrida à Mont-de-Marsan, à 17 heures. Il le savait et il faisait exprès de laisser traîner le repas pour nous faire rater le début de la course. On ne s'en est pas tout de suite aperçus, jusqu'à ce qu'il nous glisse : « Tiens, vous risquez d'être un peu en retard ! »

R.D. : Tu étais là quand, juste après son départ de l'Élysée, nous avons déjeuné dans un bon hôtel du coin ? Il y avait Mermaz, Mexandeau, moi et toi, je crois. Un photographe de « Sud Ouest » a pris une photo, mais elle n'a jamais été publiée. Chaque fois que Mitterrand descendait en voiture à Latche ou remontait vers Paris, il s'arrêtait chez moi, près de La Brède. Il appréciait beaucoup la cuisine de ma femme. Il lui téléphonait avant de venir et lui demandait, par exemple : « Il y aura des asperges ? » « Très bien, François, il y aura des asperges. » À la fin, quand il était très malade, il passait la nuit chez nous. La dernière fois qu'il est venu, après sa seconde opération, je suis allé le saluer dans la cour à son arrivée. Il était encore dans sa voiture, il a baissé la glace et m'a dit : « Ne vous inquiétez pas, Roland, j'irai jusqu'au bout de mon mandat. Par fierté. » C'était tout lui.

H.E. : Il aimait bien aller chez les gens. Il était toujours très gentil et extrêmement poli. Chaque année, il venait déjeuner chez nous. On lui préparait ses petits ortolans que me fournissait un agriculteur du PS. Danielle (Mitterrand) et moi n'étions pas très portés sur les ortolans et nous le regardions manger ça. Il nous demandait : « Et qu'est-ce que vous faites, vous ? »

Vous étiez au fameux réveillon raconté par Georges-Marc Benamou ?

H.E. : Quand elle a vu Benamou, Danielle m'a dit : « Mais il n'est pas invité, celui-là ! » Pierre Bergé ne l'était pas non plus, d'ailleurs. C'est Jack Lang qui les avait amenés tous les deux, pour profiter de l'avion de Pierre Bergé. J'ai demandé à Danielle pourquoi Mitterrand ne les mettait pas dehors, puisqu'il ne les avait pas invités. « Jamais François ne mettra quelqu'un dehors, m'a-t-elle répondu. Il est incapable de faire une chose pareille. » Et c'est comme ça que l'autre (Benamou), là, a raconté son histoire d'ortolans. Alors que Mitterrand était bien incapable d'en manger. Il est mort huit jours plus tard. Ce jour-là, nous lui avons dit adieu.

L'avez-vous souvent rencontré quand il était malade ?

H.E. : Une fois, vers la fin, quand il était fatigué, il s'était trompé sur les dates d'invitation. Je suis arrivé et il n'y avait personne. J'ai compris qu'il y avait erreur et j'allais repartir, mais son médecin m'a supplié de rester : « Aujourd'hui il souffre beaucoup, et il n'y a qu'une chose qui puisse le soulager, c'est de se lancer dans une discussion ; il finit par oublier le reste. » Ce jour-là, nous avons passé la soirée à parler de l'Europe. « Qu'est-ce que vous me reprochez sur l'Europe ? », m'a-t-il demandé. C'est là que le toubib m'a encouragé à me lancer, et j'ai vidé mon sac. Mitterrand m'a dit alors quelque chose – mais personne ne me croit : « Moi, l'Europe, j'avais la responsabilité d'en construire la maison. L'architecture intérieure, c'est votre affaire. Si j'avais vingt ans de moins, je sais ce qu'il me resterait à faire. » Mitterrand était pour l'Europe, mais pas celle qu'on nous a proposée au référendum de 2005.

Il a fait venir Gorbatchev à Latche ?

H.E. : J'ai vu Mitterrand suggérer à Gorbatchev sa feuille de route. « Présentez-vous aux élections pour la présidence de l'URSS, lui a-t-il dit. En veillant tout de même à ce qu'il y ait des adversaires ! Mais je ne pense pas que vous preniez beaucoup de risques. Et puis, vous avez des amis au KGB... »

R.D. : Et Gorbatchev a dit un jour à Mitterrand : « Dumas, c'est un vrai socialiste. » Je n'ai jamais eu depuis cette date un tel certificat !

Kohl aussi est venu...

R.D. : J'ai assisté au déjeuner et je les ai laissés ensuite. Il y avait entre Kohl et Mitterrand une grande complicité et, en même temps, une grande méfiance. Il y a eu, au moment de la réunification allemande, des moments de forte tension entre eux. Des conférences de presse communes où Kohl quittait la salle au moment où Mitterrand allait prendre la parole. Et Mitterrand : « J'ai encore quelque chose à dire. La frontière Oder- Neisse (NDLR : avec la Pologne), je comprends que ça n'intéresse pas Helmut Kohl, mais moi ça m'intéresse. »

H.E. : On avait pourtant l'impression qu'ils étaient tous les deux en pleine confiance.

R.D. : Je crois que Kohl admirait beaucoup Mitterrand sur le plan personnel, mais c'était avant tout un électoraliste. Il avait peur de la réaction des électeurs s'il cédait sur la frontière polonaise.

H.E. : Tu impressionnais Mitterrand parce que, toi, tu parlais plein de langues.

R.D. : Il parlait à peine trois phrases d'anglais. Quand il voyait Mme Thatcher, il lui demandait : « You had a good journey ? » Puis il se remettait au français, parce qu'elle parlait très bien notre langue. Et Mitterrand : « C'est drôle, quand on écoute Mme Thatcher parler français en fermant les yeux, on a l'impression d'entendre Jane Birkin. Mais quand on la regarde, elle a les yeux de Caligula. » Il essayait aussi de baragouiner quelques mots de russe pour impressionner l'interprète de Gorbatchev, qui lui plaisait beaucoup...

H.E. : Il aimait beaucoup Roland Dumas ; il avait une admiration intellectuelle pour lui. Moi, j'avais trente ans de moins que Roland. Mitterrand m'aimait bien, mais il m'a dit un jour : « Vous avez le don de m'énervé. »

R.D. : Mais tu aimes ça !

Quand vous êtes devenu premier secrétaire du PS, il était content ?

H.E. : Il a été adorable. Huit jours avant le renversement de Rocard (NDLR : après les élections européennes de juin 1994), je lui avais dit que je serais peut-être premier secrétaire du parti. Il a ouvert des yeux ronds et m'a dit : « Vous n'y pensez pas ! » Cela ne m'a pas plu. Mais, le lendemain de mon élection, vers 7 h 30, le téléphone sonne, c'était Mitterrand : « Je ne vous réveille pas ? – Oh non ! pas du tout... – Félicitations ! Est-ce que vous seriez libre à déjeuner, ce midi ? » Il y avait un peu de récupération de sa part, mais il était content. Il me disait souvent : « Maintenant, vous êtes mon chef. »

Il n'aurait pas préféré la victoire de Dominique Strauss-Kahn, qui était alors votre adversaire ?

H.E. : Je ne crois pas. Il ne connaissait pas bien Strauss-Kahn. Et il n'aimait pas Rocard. La suite a démontré qu'il n'avait pas tort... « Vous le voyez dans mon fauteuil ? Me succéder à l'Élysée ? », disait-il.

R.D. : Il n'a pas aimé Rocard à partir du moment où il s'est persuadé que Rocard se présenterait contre lui.

Qu'est-ce qu'il pensait de Juppé, qui a été son dernier ministre des Affaires étrangères ?

R.D. : Juppé m'avait succédé au Quai d'Orsay en 1993. Au bout de quelque temps, j'ai demandé à Mitterrand comment ça se passait avec lui. « Aucun problème, m'a-t-il répondu. Il fait tout ce que je lui dis ! Aucun problème ! » C'était très drôle.

H.E. : Après avoir quitté l'Élysée, il se lâchait plus. Il parlait beaucoup sur les gens et il était dur, y compris sur mes bons camarades du PS : « Celui-ci, il a tout dilapidé ; celui-là, tout ce qu'il fait, ça capote », etc.

Et Martine Aubry ?

H.E. : Je ne l'ai jamais entendu en parler.

R.D. : Moi non plus.

H.E. : Ce n'était pas son monde. Bien sûr, c'était la fille de Jacques Delors, puis elle a été sa ministre. Mais elle ne faisait pas partie des gens avec lesquels il avait combattu. Il avait le sens du réseau, tu le sais mieux que moi, Roland. Quand je suis devenu premier secrétaire, il m'a dit – je n'ai pas suivi son conseil : « Entourez-vous de trois ou quatre personnes sûres. Vous n'imaginez pas ce qu'on peut faire avec trois ou quatre personnes sûres. »

R.D. : « Vous pouvez gouverner la France », disait-il.

Et ses liens avec Chaban ?

R.D. : Il y avait des souvenirs de guerre communs, mais il n'avait pas d'estime pour Chaban.

H.E. : Il y avait entre eux de rudes contentieux. C'est Danielle qui m'a rappelé l'affaire de l'Observatoire (1959) : jusque-là, les deux hommes se tutoyaient et étaient amis. Puis, du jour au lendemain, Chaban a fait comme s'il ne connaissait plus Mitterrand. Et ça, Mitterrand ne l'a jamais oublié.

R.D. : Chaban avait ensuite suscité un numéro spécial de « France-Soir » sur Mitterrand, sur son passé, pendant la campagne présidentielle de 1965. Plus tard, Mitterrand n'a jamais pensé à appeler Chaban à Matignon, en 1986. Il le prenait pour un dilettante, un mondain. Et il nous a toujours dit que, dans les moments difficiles, il fallait s'appuyer sur l'élément le plus dur. Donc, qu'il nommerait Chirac.

H.E. : Mitterrand voyait que Chirac allait être son adversaire et que celui-ci avait en même temps une certaine fascination pour lui.

R.D. : Chirac, à la mort de Mitterrand, m'a envoyé une lettre très émouvante et dithyrambique sur son prédécesseur. Il faut dire que Mitterrand l'avait un peu conforté lors de sa bagarre avec Balladur. Lors d'une cérémonie de vœux à l'Élysée, il avait ostensiblement pris Chirac à part et conversé avec lui un bon quart d'heure. Je lui ai demandé ensuite pourquoi il avait fait ça. « Ils ont une façon de l'humilier qui ne me plaît pas », a-t-il répondu.

Comme Chaban, vous étiez l'un des rares à le tutoyer, parfois...

R.D. : J'avais un principe envers lui : il était le président, donc je le vouvoyais. Mais, quelquefois, quand il était détendu, il commençait à me tutoyer. Un jour où nous parlions de nos filles respectives – il devait être en pétard avec la sienne –, il m'a dit en grognant : « Tu vois, on a voulu avoir des filles. Eh bien, on les a, maintenant ! »

Comment expliquez-vous le culte dont il fait de nouveau l'objet, après quelques années d'oubli relatif ?

R.D. : C'était le reflux, normal, après la mort de quelqu'un qui a été toute sa vie sur le devant de la scène. Quand il disparaît, un grand vide se produit. Le plus intéressant est, en effet, le mouvement de ressac qui arrive aujourd'hui. Il aimait bien ironiser à ce sujet : « Dans mille ans, qui se souviendra de moi ? J'aurai peut-être quelques lignes dans le dictionnaire... Mais on oubliera Giscard d'Estaing. »

H.E. : Il avait l'obsession de la postérité. C'était aussi quelqu'un qui parlait beaucoup, contrairement à ce qu'on croit. Comme disait Danielle, François dit toujours tout, mais pas aux mêmes.

Était-il croyant ?

R.D. : Je me souviens d'une de nos dernières rencontres, dans son appartement près du Champ-de-Mars, après son départ de l'Élysée. Nous avons longuement parlé de religion. Je lui ai alors posé la question. Voici ce qu'il m'a répondu : « Je me suis fait ma religion. »

H.E. : À moi, il a dit qu'il était agnostique. Je lui ai fait remarquer que ce n'est pas une réponse : ou il y a, ou il n'y a pas.

R.D. : À mon avis, il était croyant. Ça le tracassait et ça le rassurait. J'avais remarqué sur la cheminée de son bureau, à l'Élysée, le livre d'heures de sa mère, qui était très croyante, écrit de sa main. Très souvent, quand je passais le voir en début de soirée, il était en train de le lire. Son attachement n'était pas vraiment religieux, il avait besoin d'une explication. Il a traduit cela en parlant des « forces de l'esprit » ou en écrivant sur son testament : « Une messe est possible. » Depuis ce jour-là, peut-être parce que je suis (un peu) plus âgé que toi, Henri, je me pose la question que je ne me posais jamais avant. Je me dis qu'au fond de lui-même, il n'était pas religieux, parce qu'il était trop rationnel pour ça, mais il s'est dit : après tout... Il a fait le pari pascalien.

H.E. : En tout cas, je peux vous dire que lorsqu'on sortait d'une conversation avec lui, on se sentait plus intelligent qu'en arrivant.

Fruits de mer et petits oiseaux

PAR JEAN-FRANÇOIS BÈGE (MAI 2011)

François Mitterrand excellait dans l'art de la mesure et il appliquait ce penchant subtil aux plaisirs de la table. Gare à ceux qui s'aventureraient à rompre l'équilibre de l'instant !

« Bonne fête, monsieur le Premier ministre ! » lance François Mitterrand à Édouard Balladur, le 5 janvier 1994. Le président ajoute : « Je me suis aperçu que c'est la Saint-Édouard aujourd'hui ! Qu'a fait cet Édouard pour être canonisé ? » Le chef du gouvernement répond : « Il s'est contenté de régner sur l'Angleterre, peu après l'an mille, de façon assez terne. » Altier, Mitterrand reprend : « Moi, c'est François d'Assise... » Ironique, Balladur commente : « Ah oui ! les fleurs et les petits oiseaux ! » Le président n'a sans doute pas apprécié cette « pique », allusion douce à ses penchants bucoliques, émanant de l'homme avec lequel il a partagé le pouvoir sous la deuxième cohabitation. Les deux anciens (à des époques différentes) de l'internat parisien – que fréquenta aussi Mauriac – des pères maristes, le fameux « 104 » de la rue de Vaugirard, ont entretenu, tels les vieux prélats de la curie romaine, un dialogue tissé de « vachardises » sirupeuses.

UN RITE DÉGUSTATIF

L'amusant, dans l'anecdote, c'est que l'expression « petits oiseaux », au sud de l'Aquitaine, perd beaucoup de son auréole franciscaine. Elle désigne les ortolans à la chair délicate que l'on savoure, noyés dans l'armagnac, au cours d'un véritable rite dégustatif. La légende a longtemps voulu que le propriétaire de Latche raffole de ces bruants à chair grasse, ambigus – caractéristique très mitterrandienne –, au plan juridique : il est en effet interdit de les chasser mais ils ne font pas partie des espèces à protéger.

L'écrivain Georges-Marc Benamou est allé jusqu'à raconter comment, lors du dernier réveillon de sa vie, l'ancien président avait sacrifié au rite, la tête enfouie sous une serviette. Ce qui a provoqué un double scandale. Les participants à cette émouvante soirée ont démenti formellement le récit, évoquant un Mitterrand beaucoup trop faible pour s'abandonner aux plaisirs de la table. Les protecteurs de la nature avaient, de leur côté, alerté les instances européennes sur ce signe à leur avis trop marqué en faveur des chasses traditionnelles. Dans cette curieuse et ultime polémique, le Premier ministre Alain Juppé fut d'ailleurs amené à témoigner à décharge. Landais « cap e tot » (1) au-delà des frontières politiques, il a confié qu'il ne s'était lui-même jamais interdit la consommation familiale de « petits oiseaux ». La vérité doit donc, comme toujours, être simple. Il est souvent arrivé à François Mitterrand, au cours de sa longue histoire landaise, de déguster des ortolans lors de repas de fête. Mais ils ne constituaient pas l'ordinaire de ses menus.

LE SENS DE LA MESURE

Le bonheur de la tablée, pour lui, tenait plus à la qualité des propos échangés qu'au contenu des assiettes. Cela ne l'empêchait pas d'observer, sans en avoir l'air, comment ses commensaux se comportaient. De jauger les mal élevés et les maladroits ou ceux qui ne savaient pas dire non. Son vieux fond catholique lui interdisait l'éloge appuyé de la gourmandise. Il touchait à peine aux vins et alcools et n'en disait que ce qu'un homme cultivé de sa génération et de sa région – le Cognaçais ! – exprime en bonne société. Mais il mangeait de tout. Pourvu que ce soit bon. Poulet à la crème au Vieux Morvan (Château-Chinon), poisson cru à la tahitienne (chez ses grands amis Munier), saucissonades (avec Michel Charasse en Auvergne), gratin d'écrevisses aux morilles (avec Margaret Thatcher à l'Élysée)... Et des huîtres, le plus souvent possible.

À Paris, tout au long de la IV^e et après, son port d'attache fut longtemps la brasserie Lipp, autant réputée pour l'ambiance particulière créée par « le père Cazes » que pour le caractère sommaire et immuable de sa carte. À peu de chose près : harengs de la Baltique ou céleri rémoulade en entrée, choucroute ou sole grillée en plat principal, éclair ou millefeuille au dessert.

LA GLOIRE DE « LULU »

Tout est simple et de qualité, mais l'on ne vient pas là pour faire des découvertes culinaires. Simplement pour voir et être vu, croiser du monde ou, au contraire, faire semblant de ne pas reconnaître – Mitterrand excellait à ce jeu mortifiant – ceux que l'on ne veut pas saluer. Le « père Cazes » avait l'art d'organiser les voisinages, de mettre en valeur les jolies compagnes ou de susciter les rencontres fortuites. Mitterrand le fidèle refusait cependant, c'est bien connu, l'abonnement à une même enseigne. La cuisine très inventive germant sous l'éternel béret de la fantasque Béarnaise Lucette Rousseau, à L'Assiette, dans une petite rue du 14^e arrondissement, eut aussi, un temps, l'honneur de flatter les papilles présidentielles. C'est chez elle, un an après la disparition de François Mitterrand, que parents et proches amis se retrouvèrent pour un dîner en sa mémoire. Éphémère Vatel de la tribu, « Lulu » fut mise en vedette par Canal+ pour, entre autres délices, son magret de canard aux navets glacés et sa soupe de figues au vin doux.

Le goût du poisson et des fruits de mer, s'accroissant avec l'âge, a conduit souvent le président à La Marée et à La Cagouille, près de la gare Montparnasse. À peine élu en 1981, il avait organisé une grande dégustation familiale de langoustines à L'Opéra de Biarritz. Puis l'arrivée du Rochelais Jean Le Divellec à Paris, dans le très politique quartier de l'Assemblée nationale, fut pour lui une bénédiction. Ce camarade d'enfance de Michel Crépeau, le regretté maire radical de gauche de La Rochelle, est devenu en vingt ans le maître parisien du choix des huîtres et coquillages comme de la cuisson des bars et rougets. C'est en sortant de chez lui avec Mazarine que François Mitterrand fut surpris (du moins prétendit-il l'avoir été) par les paparazzis de « Paris-Match », révélant l'existence de « sa fille cachée ».

Le restaurateur s'est toujours fait, pour sa part, une haute idée du secret professionnel. Il n'a jamais voulu dire si son illustre client en pinçait pour le « homard à la presse », grande spécialité (aussi coûteuse que goûteuse) de l'établissement. Tout au plus sait-on que, aujourd'hui, quand Édouard Balladur vient chez Le Divellec, celui-ci l'installe à la table préférée de François Mitterrand.

(1) Prononcer : « cap et tout » ; expression gasconne que l'on peut traduire par : de la tête aux pieds, entièrement, résolument.

De la Saintonge aux Landes, ses territoires intimes

PAR DANIELÈ HOURSANGOU (MAI 2011)

Le temps de l'écriture a représenté pour François Mitterrand un moment privilégié, un exercice de réflexion et de retour sur soi.



Lorsque dans ses écrits François Mitterrand fait référence à notre région, il évoque essentiellement la Charente, avec Jarnac et Touvent, et les Landes avec Latche. Chacun de ces lieux revêt une fonction spécifique dans le récit. La Charente pour la nostalgie, la mémoire de l'enfance et de la famille, les éléments fondateurs, et les Landes pour l'affirmation d'une façon d'être au monde qui complète et colore le portrait de lui-même qu'il est en train de tracer. Il affirme sa relation à la nature, ses connaissances et son besoin de fonder quelque chose qui serait hors de l'ambition personnelle, de la trajectoire politique. Ce qui constitue malgré tout, à l'époque où paraissent « La Paille et le Grain » et « L'Abeille et l'Architecte », les deux ouvrages où nous avons décidé de lui emboîter le pas, une forme de communication politique.

« La Paille et le Grain » paraît en 1975 et couvre la période du 15 septembre 1971 au 21 mai 1974. « L'Abeille et l'Architecte » lui fait suite et paraît en 1978, pour la période du 15 janvier 1975 au 10 juillet 1978.

Chacun de ces deux ouvrages se présente comme une sorte de carnet de notes, François Mitterrand lui-même dans l'avertissement au lecteur de « La Paille et le Grain » rejette l'idée de Mémoires et même celle d'un journal. Précision, relation, description des sensations, c'est ce qui ressort de la lecture des passages extrêmement personnels de ces textes ayant trait aux lieux qui ont marqué François Mitterrand, l'enfant, l'homme politique en route vers son destin de président de la République, en train de le construire notamment par des gages subtils d'une certaine dimension que sont le rapport à l'écriture (très gaullien), la relation au territoire et à la ruralité, à l'international et à la modernité.

« La Paille et le Grain »

Dimanche 24 décembre 1972. « J'arrive de nuit dans les Landes. L'herbe givrée craque sous le pied. L'océan bouge tout à côté et respire comme un phoque enrhumé. Un mage ne s'y reconnaîtrait pas tant il y a de chemins éclairés dans le ciel. Je regarde le baudrier d'Orion dont le signe familier me ramène toujours à la croix de Touvent, ce petit triangle de terre qui ne figure sur aucune carte de l'Angoumois et d'où je prenais, enfant, les mesures de l'infini » (page 155).

Plus loin, dans un très long passage qui court de la page 206 à la page 211, il évoque la journée du 2 novembre 1973, passée à jardiner avec un couple d'amis venus à Latche pour les plantations.

« Benoîte et moi nous jardinons. Avec Paul, son mari, notre ami, elle passe deux jours à Latche, en renfort. Confessons- le, mes plantations de l'an dernier m'invitaient à l'humilité... Comme nous sommes scrupuleux, nous avons débarqué dans les Landes en prévision de la Sainte-Catherine... L'épais tapis de fougères qui couvre le sous-bois de la dune s'arrête à la frontière du baradeau tandis qu'une herbe haute et pauvre envahit la parcelle voisine... »

François Mitterrand, au-delà des éléments du paysage, faune, végétaux et climat, se place dans une position de modestie, dans sa relation à l'agriculture et à ceux qui la connaissent, aux modes de vie des habitants de ce coin des Landes. D'autres références à Latche suivent avec la description d'un vol de grues, le 15 novembre suivant, et l'évocation des premières fleurs de camélia le 1er janvier 1974, des promenades dans les bois avec son chien Titus.

À la fin du livre, retour en Saintonge avec, page 256, un court passage sur son origine saintongaise dans lequel il regrette de ne pas parler la langue de son grand-père maternel : « Je n'entends et ne parle que le français. Né au point de rencontre exact des pays d'oc et d'oïl, mon oreille incertaine n'a pas su retenir le chant de la langue voisine. »

« L'Abeille et l'Architecte »

Quoi qu'il en soit de l'intention de l'auteur, la Charente, les Landes apparaissent régulièrement au détour des pages consacrées à la politique nationale et internationale, comme des refuges de la pensée, des socles de l'ancrage humain. Dans l'homme d'État qu'il veut montrer, il y a l'individu Mitterrand, celui qui affirme sa connaissance de la nature – qui trouvera peut-être son expression, quelques années plus tard, dans le slogan de campagne « La force tranquille », sur fond de paysage rural – comme une fierté (page 178) : lundi 20 mai 1976. « Je suis et reste de ma province. Mon écriture s'en ressent comme on a un accent. Par exemple, je tire fierté d'appeler les arbres par leur nom, les arbres, les pierres, les oiseaux », ou encore, page 293 : « À la qualité du silence j'avais pressenti ce retard (les torpeurs de l'hiver prolongé cette année d'un bon mois...) lors d'un passage ici (Latche) début mars. Je me trompe rarement sur ces choses. » Une fierté, mais également une nécessité, une évidence. Avec un immense passage qui rassemble tous ces éléments et qui évoque un séjour dans les Landes, daté du 30 août 1975 et occupant deux pages (70 et 71) : « Chaque jour ou presque, je visite mes chênes. Ce rite amuse mon entourage qui rit de moi quand j'affirme qu'ils changent à vue d'œil... »

Puis il est question d'une tornade survenue en juin. « Il faut attendre une coupe et une nouvelle pousse pour que les arbres des champs perdus aspi rent à la droiture et à l'envergure qui, de l'avis général, font du Marensin, où nous sommes, la plus belle pinède des Landes. » « N'ont résisté cette fois que les houx, les arbousiers, les épines-vives et les chênes tauzins qui, privés d'oxygène sous la voûte des pins, restent nains...Je n'aime rien tant que les chênes... »

Si le fil rouge de ce cheminement sur quatre années est bien la politique, souvent les circonstances ou les paysages le ramènent sur ses terres, en pensée ou physiquement. Ainsi, pages 13 et 14, il évoque la maison de campagne de Touvent, en Charente, où enfant il passait les vacances : « Un chemin creux que notre géographie familiale nommait le raidillon, conférant à ce diminutif une majesté singulière... » et « Ils me font souvenir du cheval de mes grands-parents qui nous ramenait, à l'époque des vacances, de Petit-Bersac à notre maison de Touvent... »

Et, pages 51 et 52, le 3 juin 1975, il se trouve à Shannon, en Irlande, où il prépare un discours pour les Entretiens de Suresnes. Il pilote un petit bateau sur la rivière, des souvenirs de parties de pêche avec son père lui reviennent : « Je me souvenais d'heures semblables, à Jarnac, quand j'allais rejoindre mon père qui pêchait sur la Charente, sa barque plate cachée dans les roseaux, à trois cents mètres de la maison.... Je m'habituais ainsi à remplir mon enfance avec des ciels comme il en est chez moi, ciels de voyage et de passage, avec le plat de la prairie et sa houle de hautes herbes, avec l'odeur de la terre à fleur d'eau... »

Page 179, le 20 mai 1976, il évoque les oiseaux et leurs chants : « Depuis des années, je ne me souvenais pas d'avoir entendu un rossignol chanter. On croit communément que le rossignol ne chante que la nuit. Erreur. Mon oreille est pleine des trilles éclatants qu'il lançait aux heures chaudes de la journée dans la Saintonge d'autrefois. »

Page 230, le 5 novembre 1976, il parle de Latche comme d'un havre de paix. « Entre mon retour de Lisbonne et la réunion que je tiendrai ce soir à Pauillac, aux côtés du Dr Julien, candidat à l'élection partielle du Médoc, je passe deux jours à Latche, deux jours de paix (existe-t-elle ?) et de silence (intérieur) avec en contre-point la pluie qui cogne aux vitres... »

Deux territoires pour deux phases de sa vie : la Charente pour l'enfance, la famille, Jarnac, Touvent, Petit-Bersac, et les Landes, et plus précisément sa propriété de Latche, pour l'âge d'homme. Latche, encore, le jeudi 1er avril 1977, lui inspire une longue réflexion sur la douceur du printemps, ses effets sur la végétation qui s'achève sur cette phrase : « Mais où respirerais-je aussi bien ? Nulle part l'expression du fond de l'air ne traduit plus exactement que sur la côte de Gascogne une réalité physique. Nous y sommes au ras de l'espace. Cinq mille kilomètres d'eau nous séparent de l'Amérique, un million d'hectares de pins, de chênes, de houx et d'arbousiers nous protègent des villes. Et notre clairière, la nuit, touche le ciel. »



Un passionné de lecture

PAR JEAN LACOUTURE (MAI 2011)

La lecture a toujours constitué pour François Mitterrand une activité privilégiée. Il aimait défendre des œuvres et des écrivains un peu décalés.

Les multiples images qui composent dans la mémoire de ceux qui ont, par goût ou par métier, approché François Mitterrand, il en est au moins trois qui fondent l'idée que le quatrième président de notre République fut d'abord un lecteur avant d'être un homme de pouvoir.

La première est celle d'un citoyen du 5^e arrondissement de Paris, d'entre la Sorbonne et Notre-Dame, fouillant chez les bouquinistes des bords de Seine, avide de découvrir entre deux romans à six sous, des Mémoires inédits de quelque cardinal du siècle des Médicis ou le journal de route d'un familier du Régent. Comme d'autres fouillent les poubelles pour trouver de quoi tromper leur faim, le député de la Nièvre, puis leader du Parti socialiste et candidat à la présidence de la République, cherchait, des heures durant, le livre du mémorialiste du XVI^e siècle qui nourrirait ses soirées et prendrait place dans sa bibliothèque entre le cardinal de Retz et Mme de Lafayette.

La seconde image est celle du président en voyage. Dans l'avion, à ses côtés, une place restait souvent vide, entre deux apartés du président avec Bianco ou Védrine. Les affaires réglées avec ses fidèles, il aimait bien qu'on le laissât à son bouquin. Ses meilleurs compagnons de route n'étaient pas l'envoyé spécial du « Monde » ou du « New York Times » mais Saint-Simon ou Jules Renard. Comme il aimait le journal de l'auteur de « Poil de carotte » ! Mais je l'ai surpris aussi en flagrant délit de lecture d'un Queneau ou d'un François-Régis Bastide qu'il aimait fort et dont il fit un ambassadeur.

Le troisième Mitterrand lecteur que je voudrais évoquer ici, c'est celui qui attendait une mort prochaine dans l'appartement où la République héberge pendant leur retraite les anciens présidents, auprès de l'École militaire, avec vue imprenable sur la tour Eiffel. Il se savait, en cet automne 1995, proche de la fin, et en parlait avec un détachement surprenant, non sans souffrir cruellement depuis de longues années.

Mais un nom, dans ce murmure passionné à quoi se réduit alors sa conversation, s'est peu à peu imposé, effaçant les autres, c'est celui de Tolstoï. À qui comparer le maître de « Guerre et Paix » ? Un nom jeté, celui de Proust, celui de Thomas Mann, le fait réagir vivement : « Oui, oui. Mais "Anna Karenine" ! » Et de murmurer les noms des personnages de nouvelles moins connues du grand maître russe... Et comme j'objectais timidement que, pour moi, Russe pour Russe, c'est Dostoïevski qui est l'artiste suprême, en tout cas, dans la littérature moderne, il voulut bien alors entrer dans mon jeu. Et avant de me faire comprendre que j'abusais de ses forces et qu'il lui fallait, en dépit du sujet, reprendre un peu de sommeil, il lâcha, avant de se retourner vers le mur, le nom du dernier des frères Karamazov : « Oui, peut-être, oui, Aliocha... »



Pour toute remarque concernant cet ouvrage, écrivez à supplements@sudouest.fr. Vous pouvez également contacter la Documentation du journal : doc@sudouest.fr

Édité par la SA de presse et d'édition du Sud-Ouest (SAPESO), société anonyme à conseil d'administration au capital de 268 400 €. Siège social : 23 quai des Queyries, 33094 Bordeaux Cedex. Tél. 05 35 31 31 31. Président directeur général : Olivier Gerolami. Directeur général délégué, directeur de la publication : Patrick Venries. Réalisation : Agence de développement avec le centre de documentation du journal Sud Ouest. Numéro de commission paritaire : CPPAP 0612K. Dépôt légal : à parution. Textes et photos par la rédaction du journal Sud Ouest (archives de Michel André, Michel Lacroix, Jean-François Grousset).